A. DUMAS.

DE BALZAC

Muséum Littéraire.

LES

FILS DE FAMILLE

PAR

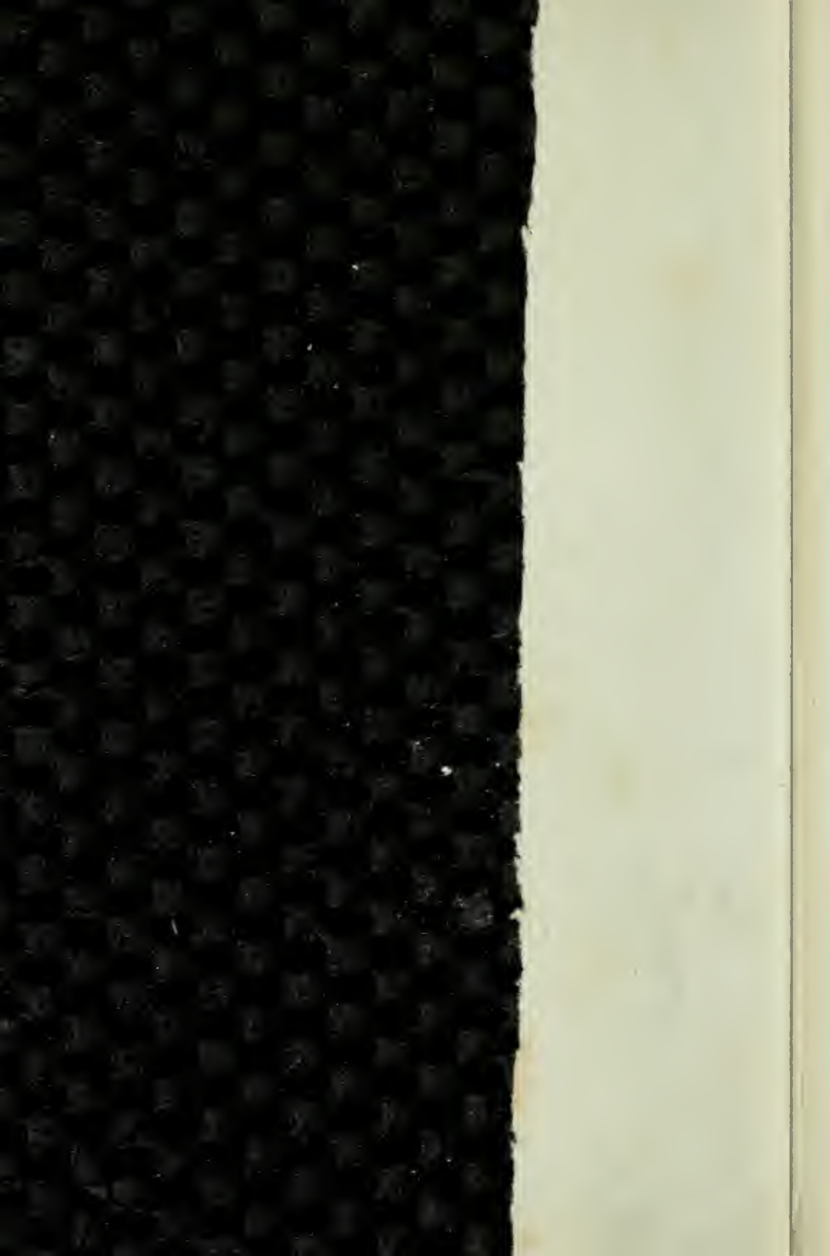
EUGÈNE SUE.

6

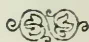
Bruxelles,
ALPHONSE LEBÈGUE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,
Rue du Jardin d'Idalie, 1,
Entrée par la rue Notre-Dame-aux-Neiges, 60.
ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES CORRESPONDANTS
DU ROYAUME ET DE L'ÉTRANGER.

P. FÉVAL

E. SUE.



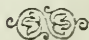
LES FILS DE FAMILLE.



BRUXELLES,

ALPHONSE LEBÈGUE, IMPRIMEUR,

RUE DES JARDINS D'IDALIE, 1.



LES

FILS DE FAMILLE

PAR

EUGÈNE SUE.

6

Édition autorisée pour la Belgique et l'Étranger,
interdite pour la France.

BRUXELLES,

ALPHONSE LEBÈGUE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

RUE DU JARDIN D'IDALIE, 1.

1856

I

— Hélas! monsieur... je n'ai point cet honneur... Qui dit usurier... dit capitaliste; or, je n'ai pas... je n'ai plus de capitaux... j'en possédais quelques-uns... mais Paris est tentant, et le diable est bien fin... En un mot, je suis modestement le courtier d'un capitaliste tout à votre service.

— Monsieur, je ne veux pas de votre argent.

— Voilà qui est véritablement surprenant, très-surprenant!

— Non, je ne veux pas de votre argent... monsieur, plusieurs motifs dictent mon refus.

— De grâce!... lesquels?...

— D'abord, je commettrais un acte dont mon père et ma mère seraient profondément blessés!

— Ce scrupule est des plus honorables... cependant, je...

— Ensuite, monsieur, lorsque l'on emprunte, il faut rendre... et je ne possède pas un sou à moi...

— Permettez...

— Enfin, monsieur, j'ai trop de confiance dans la bonté, dans l'équité de mon père... maintenant, surtout, que le hasard m'a instruit du chiffre de sa fortune, pour ne pas être certain qu'il me fournira les moyens de vivre honorablement à Paris. Ce serait donc, de ma part, un témoignage de défiance indigne envers ma famille, que d'emprunter à son insu... une somme considérable, qu'il me serait d'ailleurs, je vous le répète, impossible de jamais rembourser.

— Sont-ce là, monsieur, toutes vos objections ?

— Oui.

— Je ne me permettrai pas de discuter avec vous le noble sentiment d'amour filia auquel vous obéissez, monsieur, en refusant ce prêt; je vous ferai seulement observer, quant au point capital, à savoir, le remboursement... que vous serez un jour à même de rembourser la somme en question et bien d'autres encore...

— Comment cela, monsieur?

— Hélas!... lorsque vous aurez le malheur... l'irréparable malheur de perdre l'auteur de vos, — jours... reprit avec un soupir de componction le courtier d'usure, — vous hériterez, monsieur, d'une fortune considérable...

— Qu'osez-vous dire?... Ah! c'est horrible!... Spéculer sur la mort de...

Maurice n'acheva pas: l'indignation, la douleur étouffèrent sa voix; une larme brilla dans ses yeux. Il reprit en se levant :

— Cet entretien révoltant a trop duré, monsieur...

— Je suis désolé de vous avoir blessé ou affligé, monsieur, par une réflexion fort innocente. Nous sommes malheureusement tous mortels... tous soumis... riches et pauvres, aux lois inexorables de la nature !... Or, en prévoyant le terme aussi éloigné que possible... mais, afin, fatalement certain de la vie de monsieur votre père... je ne croyais en rien vous choquer... Je voulais uniquement vous persuader de ceci : que le prêteur attendrait aussi longtemps qu'il le faudrait le remboursement de la somme qu'il vous offres... puisqu'il est certain d'être un jour parfaitement payé du capital et des intérêts.

— Il suffit, monsieur. Je vous le répète, je ne veux pas de votre argent... il me ferait horreur !

— Je regrette, monsieur, d'être si mal compris de vous ; ne parlons plus de cette affaire... mes billets vont rentrer dans mon portefeuille. Seulement, daignerez-vous me

permettre une seule et dernière observation?

— Soit, — reprit impatiemment Maurice, — je vous écoute.

— Maintenant que le hasard vous a instruit du chiffre de la fortune de monsieur votre père, vous êtes certain, dites-vous, qu'il fournira largement à vos besoins?

— Oui, monsieur, j'en suis convaincu.

— Vous m'accorderez cependant que c'est là une probabilité... probabilitépresque certaine, j'y consens... oui, il y a quatre-vingt-dix-neuf à parier contre un que monsieur votre père se montrera libéral envers vous... mais, enfin, il reste une chance contraire...

— Eh bien, monsieur, quand cela serait?

— De deux choses, l'une : ou monsieur votre père satisfera vos désirs, ou il ne les satisfera point... et, dans ce dernier cas, vous regretterez d'avoir refusé cette somme.

— Et s'il fournit raisonnablement à mes besoins?

— Eh bien, monsieur, cette somme vous devenant complétement inutile, vous me la rendrez; mais commencez par vous en nantir... c'est plus prudent!

— Monsieur, encore une fois, je...

— Un dernier mot. Pensez-vous, franchement, que, si généreux que soit monsieur votre père, il vous remettra vingt beaux et bons billets de mille francs pour vos frais de premier établissement à Paris?

— Cette somme est considérable, je l'avoue, et...

—... Et vous doutez que monsieur votre père vous l'accorde, n'est-ce pas? Moi, je ne veux pas en douter... j'irai plus loin... j'admets qu'il vous accordera même davantage... alors, j'en reviens toujours là : vous me rendrez ces vingt mille francs dès qu'il vous sera prouvé qu'ils vous sont inutiles, grâce à la générosité de monsieur votre père, mais commencez par les accepter... que risquez-vous? tout ceci demeurera secret entre nous...

— En admettant, monsieur, que vous di-

siez vrai, — répondit Maurice, enfin ébranlé par l'astucieuse logique de son tentateur, — il sera toujours temps pour moi de recourir à vous.

— Pardon... c'est une erreur...

— Comment cela ?

— Le capitaliste dont je suis le courtier a appris par l'un de ses amis, banquier à Nantua (avec un homme comme vous, monsieur, l'on doit jouer cartes sur table), mon patron, dis-je, a appris par l'un de ses correspondants que M. Dumirail et sa famille venaient habiter Paris ; or, mon patron a prévu cette éventualité fort probable, à savoir : que, vu les notables habitudes d'économie de monsieur son père, M. Dumirail fils pourrait avoir besoin de quelques avances, maintenant et plus tard. Mon patron, dans cette supposition, a consacré à ce placement environ cinquante mille écus (il pourra vous ouvrir un crédit montant à cette somme) : or, si votre refus persiste, ou si vous différez d'accepter les offres, mon patron n'est pas homme à laisser ses fonds

improductifs, même pendant un jour; il en disposera pour une autre opération qu'il a en vue, et si vous n'acceptez pas aujourd'hui mes propositions, il a, dès demain, l'emploi assuré de ses capitaux... Encore un mot, monsieur : il vous semble peut-être extraordinaire que nous ayons été si promptement et si exactement instruits de votre arrivée à Paris et de votre demeure?

— Il est vrai.

— Rien ne vous paraîtrait plus simple si vous saviez que, chaque jour, les propriétaires d'hôtels garnis envoient à qui de droit le nom des voyageurs descendus chez eux. C'est ainsi que mon patron, informé de votre arrivée, m'a chargé de vous faire ses offres de service, mais, je dois vous le répéter, il vous faut à l'instant prendre une décision... sinon, en cas de refus de votre part, mon patron disposera demain de ses fonds.

— En vérité, monsieur, c'est me mettre le pistolet sur la gorge... Mon père doit

prochainement arriver à Paris, je suis certain qu'il m'accordera...

—... Tout ce que vous pouvez raisonnablement souhaiter, je n'en doute pas... En ce cas, j'insiste de nouveau là-dessus : Que vous importe d'emprunter ces vingt mille francs? Vous me les restituerez s'ils vous sont inutiles. Cet emprunt sera resté secret; mais vous vous serez du moins prudemment nanti d'une somme suffisante à parer à toutes les éventualités.

— Quoi ! —dit Maurice, cédant de plus en plus à la tentation, — vous ne pouvez pas du moins m'accorder quelques jours de réflexion ?

— Mon patron m'attend à six heures pour connaître votre réponse : il est cinq heures et demie, il faut donc, monsieur, qu'avant un quart d'heure vous vous soyez prononcé par oui ou par non. Or, je vous le déclare, votre refus non-seulement rompra cette affaire, mais rendra impossibles celles qui auraient succédé à la première. Croyez-moi, je connais la place de

Paris; vous trouverez difficilement, ou plutôt vous ne trouverez pas de longtemps, des offres aussi avantageuses que celles que j'ai l'honneur de vous faire, monsieur, et pour le présent et pour l'avenir.

II

Maurice, en proie à une cruelle perplexité, hésitait de profiter des offres usuraires qu'on lui faisait. Tantôt subissant encore l'influence des bons principes de sa jeunesse, se rappelant l'ineffable bonté de son père et de sa mère, les sages conseils de Charles Delmare, ses saisissantes peintures des terribles suites de la dissipation, Maurice sentait que son avenir dépendait de son premier

pas dans la voie ruineuse et fatale à lui si complaisamment ouverte par l'usure.

Alors, effrayé, il voulait résister à la tentation.

Mais soudain il songeait que le lendemain matin arriveraient chez lui des fournisseurs de toute sorte, depuis le tailleur jusqu'au joaillier, sans compter un valet de chambre d'excellente maison, envoyé par le maître-d'hôtel de madame de Hansfeld, et peut-être même deux chevaux de selle choisis par son cocher, Maurice n'ayant pas osé, par un sot amour-propre, refuser ces offres, malgré l'embarras inextricable où cette acceptation devait le jeter... tandis que tout s'aplanissait grâce au prêt usuraire ; et Maurice inclinait à accepter les vingt mille francs.

Cependant, un dernier scrupule le retenait; il ne se le dissimulait plus... il spéculait par son emprunt *sur la vie de son père...* il escomptait à l'avance cette mort dont la seule pensée avait jusqu'alors éveillé en lui les plus tristes, les plus pieux sentiments de la tendresse et de la vénération filiales!

Ce malheureux enfant, essentiellement bon et chérissant son père et sa mère, eût, certes, reculé devant cette idée, nous le répétons, *presque parricide,* si M. Léon, avec une très-adroite perfidie, n'eût posé ce dilemme au jeune provincial :

« — Ou votre père sera pour vous libéral
» ainsi qu'il doit l'être, — en ce cas, n'ayant
» pas besoin de recourir à la somme em-
» pruntée, vous me la rendrez ; — ou bien,
» votre père, malgré sa grande fortune, se
» montrera envers vous d'une parcimonie
» injuste ; alors vous aurez le droit d'user
» de votre emprunt. »

Ce raisonnement absurde, mais très-spécieux, flattait trop les désirs de Maurice pour ne point prévaloir, et finalement il prévalut à ses yeux. Cependant, voulant encore, par un reste de pudeur morale, de respect humain, se tromper, s'abuser lui-même sur la gravité de l'acte qu'il commettait, il dit à M. Léon, en suite de quelques moments de réflexion :

— Il est bien convenu que si, comme j'en

suis certain, je n'ai pas besoin de cette somme... je pourrai vous la rendre, car j'espère bien n'en être que le dépositaire.

— Soit, monsieur; vous me remettrez les vingt mille francs, et je vous rendrai votre reçu...

— Vous me le promettez... sur l'honneur?

— Sur l'honneur... de même que, si cette somme ne vous suffit pas... je...

— Cette somme me suffira d'autant mieux, que je suis sûr d'avance de n'en avoir pas besoin, — se hâta de répondre Maurice, tâchant de s'étourdir sur le remords qui poignait son cœur. — Je vous écrirai aussitôt que je voudrai opérer entre vos mains la restitution de cet argent.

— En attendant, voici, monsieur, vos vingt mille francs...

— Il est encore une fois bien convenu, monsieur, que je pourrai vous les remettre dès que je le voudrai,... — dit Maurice de qui la main tremblait en approchant des billets qu'une suprême hésitation l'empêchait en-

core d'accepter. — Je ne contracte ce prêt qu'à cette condition absolue...

— C'est entendu, monsieur..., — répondit M. Léon présentant toujours les billets à Maurice; — mais, du moins, pour pouvoir me rendre la somme, commencez par la prendre!

Maurice reçut enfin des mains de son tentateur les billets de banque et, au moment où il prenait la plume afin d'écrire le reçu de la somme, une remémorance à la fois puérile, et sinistre, traversa l'esprit de Maurice.

Il se rappela ces légendes, le charme et l'effroi de ses premières années; ces légendes racontées le soir, au coin du foyer paternel, et dans lesquelles un personnage mystérieux, étrange, aux yeux flamboyants, au sourire diabolique, évoqué dans un carrefour de la forêt par quelque désespéré... lui faisait signer de son sang un pacte, où il vendait son âme pour des pièces d'or...

Mais le jeune provincial, se reprochant bientôt sa niaise faiblesse, haussa les épaules et signa le reçu.

O Maurice! pauvre enfant! bientôt déchu de tes mâles vertus, de ta noble candeur, elle est d'une terrible vérité, cette comparaison puisée aux naïfs souvenirs de ton enfance... Le pacte infernal est signé!

Tu as vendu ton âme, Maurice! de ce jour, elle est à jamais vendue au démon des passions mauvaises, effrénées, criminelles, peut-être!

Oui, elle est vendue ton âme, elle ne t'appartient plus!...

III

Madame Dumirail occupait une partie de l'entre-sol de l'*hôtel des Étrangers*, situé dans la rue de l'Université ; quelques détails sur la distribution de ce logis seront nécessaires à l'intelligence de plusieurs scènes de notre récit.

Une petite antichambre fermée, donnant sur l'escalier principal de la maison, précédait l'appartement et était percée de trois portes.

Celle de droite conduisait à la chambre de Maurice, complétement séparée de celle de sa mère, et attenante à une pièce destinée à son père, laquelle avait une sortie sur l'escalier en dehors de l'antichambre. La porte gauche était celle d'un cabinet où couchait Jeane, cabinet attenant à la chambre de madame Dumirail. Enfin, la porte du fond communiquait à un salon servant aussi de salle à manger. Le couvert était mis. Six heures du soir venaient de sonner.

Madame Dumirail et Jeane, assises dans l'embrasure de l'une des fenêtres qui s'ouvraient sur la rue, ordinairement assez solitaire, s'occupaient d'un travail de broderie ; toutes deux semblaient soucieuses.

— Ainsi, ma pauvre Jeane, — disait madame Dumirail en soupirant, — jusqu'à présent Paris ne te séduit pas plus qu'il ne me séduit moi-même?...

— Tenez, ma bonne tante... hier, en revenant de notre promenade aux Champs-Élysées... j'avais la mort dans l'âme..

— La mort dans l'âme... c'est beaucoup

dire... car rien n'était plus brillant que cette promenade, ces belles dames, ces cavaliers, ces voitures... Certes, j'aurais cent fois préféré à ce spectacle... à ce tumulte étourdissant, une tranquille promenade au milieu des fleurs de notre terrasse du Morillon, d'où l'on découvre un si admirable horizon... nos Alpes! nos glaciers... Hélas! quand les reverrons-nous... nos chères montagnes! — Et soupirant encore, madame Dumirail ajouta: — Mais enfin, il faut avouer qu'hier, le spectacle des Champs-Élysées....

— ... Était pour moi navrant, m'attristait... que vous dirai-je?... me révoltait...

— Te révoltait... Jeane? et contre qui...?

— Contre tout ce beau monde...

— En vérité, chère enfant, je ne comprends pas ce que tu veux dire...

— Que voulez-vous, ma tante... c'est à peine si je comprends moi-même ce que je ressens! — répondit la jeune fille avec une impatience nerveuse.

Et après un moment de silence, elle reprit:

— Ah! pourquoi mon oncle nous a-t-il

fait quitter le Morillon?... Vous le verrez, ma tante... notre séjour à Paris nous sera funeste...

— Allons, Jeane, du courage... ne nous effrayons pas à l'avance... j'ai reconnu l'impossibilité de lutter contre l'inébranlable volonté de mon mari; je t'ai suppliée de céder aussi à la nécessité... tu as consenti à nous accompagner ici... je compte sur ta bonne influence sur Maurice...

Et, regardant à la pendule, madame Dumirail ajouta :

— Déjà six heures... mon fils ne peut maintenant tarder de rentrer... Certes, — reprit-elle, — je vois notre séjour à Paris avec une certaine appréhension ; mais par cela même, chère enfant, que les circonstances sont graves, sont difficiles... nous ne devons pas nous laisser abattre... Peut-être, après tout, le mal sera-t-il moins grand que je ne le craignais... M. de Morainville, je te l'ai dit, nous a hier accueillis, Maurice et moi, de la manière la plus aimable. Grâce à sa protection et à celle de ses amis, mon fils,

sans aller à l'école de droit... ce que je redoutais surtout à cause des connaissances qu'il aurait pu faire là... mon fils, ensuite d'un stage d'un an dans les bureaux du ministère des affaires étrangères, sera nommé attaché d'ambassade. C'est donc seulement une année à passer, en suite de laquelle nous partirons tous ensemble pour le pays dans lequel il devra résider; d'ici là moi et mon mari, qui va bientôt venir nous rejoindre, nous veillerons sur Maurice avec un redoublement de tendre sollicitude et de vigilance... Ce qu'il y a de plus à craindre, dit-on, à Paris, ce sont les mauvaises liaisons; or, mon fils n'allant pas à l'école de droit, doit échapper à ce danger. Il ne connaît personne ici; son temps sera partagé entre son bureau où il restera jusqu'à cinq heures, et nous autres qui le garderons avec nous jusqu'au moment de son coucher; il n'aura donc ni le loisir, ni l'occasion, ni le goût de se lier avec personne... notre affection lui suffira... Je te l'atteste! chère enfant! Il

nous aime tant... ses habitudes sont comme les nôtres, si simples...

— Puisse-t-il, ma tante, conserver cette simplicité...

— D'où te vient ce doute?...

— Vous allez trouver cette observation ridicule... mais ce matin, lorsque en présence de Maurice, vous avez demandé au maître de cet hôtel l'adresse d'un modeste tailleur qui songeât moins à la mode qu'à donner de bonnes fournitures, Maurice a paru contrarié... il vous a répondu qu'il ne voulait plus être vêtu comme un provincial.

— C'est un enfantillage...

— Enfin, hier, à chaque instant, aux Champs-Élysées... il s'écriait, l'œil brillant d'admiration et d'envie : « Jeane, vois donc » ce bel attelage... la belle calèche... Et ces » jeunes gens à cheval... quelle tournure » élégante!... Sont-ils heureux... sont-ils » heureux!...

— Mon Dieu, mon enfant, je suis la première à reconnaître maintenant et plus que jamais la vérité de ces paroles de notre ami

M. Delmare : « Maurice est l'une de ces or-
» ganisations ardentes, mais faibles, qu'il ne
» faut pas exposer aux tentations ; tout
» pour lui dépendra de la nature du milieu
» où il devra vivre... » M. Delmare avait raison... cent fois raison... il connaissait mon fils mieux que son père ne le connaît.

— Et cependant, ma bonne tante... vous n'avez pas encore envoyé votre adresse à notre cher maître, — dit Jeane d'un ton de doux reproche... — Il est sans doute à Paris, selon qu'il vous l'a promis dans sa lettre... et vous hésitez à le mander près de vous... lui qui, par dévouement pour nous, a renoncé à sa solitude et entrepris ce voyage si coûteux à sa pauvreté... lui enfin de qui, en ce moment surtout, les conseils, l'expérience, le soutien, seraient si utiles à Maurice...

— Mon enfant, je te l'ai dit, il répugne à ma droiture... de recevoir M. Delmare à l'insu de mon mari... Jamais je ne lui ai caché une de mes pensées, une de mes actions : le mensonge ou la dissimulation me

sont impossibles... Si je croyais devoir, en un cas extrême, recourir aux avis de notre ancien ami, je le ferais ouvertement... mais alors, je blesserais M. Dumirail qui, à tort ou à raison... à tort, à grand tort selon moi, a rompu tous rapports avec un homme excellent qui nous a donné tant de preuves d'intérêt... Or, pour me résoudre à causer à mon mari un chagrin réel, il faudrait me trouver en face de circonstances qui, je l'espère, ne se produiront pas.

— Puissiez-vous, ma tante, ne pas regretter votre résolution... Quelle doit être l'inquiétude, la tristesse de M. Charles Delmare, en reconnaissant l'inutilité d'un voyage dont le but était si généreux?

— Sans doute; mais je t'ai dit ma répugnance à cacher à ton oncle la plus insignifiante de mes actions. Ainsi, par exemple, il m'avait recommandé d'aller dès le lendemain de notre arrivée voir ma belle-sœur, afin de lui apprendre que Maurice entrait dans la carrière diplomatique, ainsi qu'Albert, et...

Mais madame Dumirail, s'interrompant en voyant Jeane tressaillir involontairement :

— Qu'as-tu, mon enfant?

— Rien, ma tante..., — répondit la jeune fille, n'osant, ne voulant exprimer l'effroi que lui inspirait la seule pensée de revoir San-Privato, à l'influence de qui elle croyait échapper pour toujours... lorsqu'il avait quitté le Morillon.

— Je disais donc que si j'ai cru devoir ajourner ma visite à ma belle-sœur, malgré les recommandations de mon mari, je l'en ai prévenu, parce que j'ai l'habitude de ne lui rien cacher.

L'un des domestiques de l'hôtel entra et dit à madame Dumirail :

— Madame avait commandé son dîner à cinq heures, il en est six... peut-on servir?...

— Pas encore... attendez le retour de mon fils, — répondit madame Dumirail au domestique, qui sortit.

IV

Madame Dumirail, après la sortie du domestique, dit à sa nièce avec l'accent d'une légère inquiétude :

— Mon Dieu !... comme Maurice tarde à rentrer... voilà plus de trois grandes heures qu'il est parti... Il se peut, du reste, que, ne connaissant pas Paris... il se soit égaré.

— Vous oubliez, ma tante, qu'il est sorti en fiacre...

— C'est vrai... Il faut alors qu'on lui ait fait faire longtemps antichambre chez cette madame la baronne de... de...

— De Hansfeld..., — reprit Jeane d'un ton brusque et en rougissant ; — elle s'appelle madame de Hansfeld...

— Comment as-tu retenu si facilement ce nom étranger, chère Jeane?

— Je l'ai retenu... parce qu'il m'a frappée autant peut-être que m'a frappée l'inconcevable démarche de cette dame..., — ajouta la jeune fille, non sans une sorte d'amertume ; — car elle a écrit avec une singulière familiarité à un jeune homme qu'elle n'a jamais vu.

— Il n'y avait rien, ce me semble, de trop familier dans la lettre de cette dame, mon enfant... elle priait simplement Maurice de passer chez elle, pour lui faire une communication relative à des intérêts de famille.

— Soit..., — répondit Jeane sèchement.

— Je me trompe... Cette personne... l'une des femmes les plus riches, les plus élégantes de Paris, selon ce que dit son domestique, doit mieux que moi, pauvre fille de province, connaître les usages du grand monde.

— Jeane... ta réponse est contrainte! tu ne dis pas toute ta pensée?...

— Ma tante...

— Chère enfant, n'avons-nous pas.. n'aurons-nous pas besoin de nous ouvrir en toute sincérité l'une à l'autre? Est-ce que notre devoir, notre but ne sont pas les mêmes, à moi, la mère de Maurice... à toi, qui seras sa femme? N'est-ce pas à nous deux de veiller sur lui... de nous concerter, de nous entr'aider pour cela?... Or, comment réussir, mon enfant, si nous manquons de confiance l'une envers l'autre?

— Chère et bonne tante, — reprit Jeane attendrie, — excusez un moment de vivacité... je souffre...

— Que veux-tu dire?...

— Depuis tantôt, je suis assaillie de pres-

sentiments absurdes, insensés... mais plus forts que ma raison ; contre eux, je lutte en vain ; ils augmentent d'heure en heure, de minute en minute.

— De ces pressentiments, pauvre enfant, quel est donc l'objet?

— Cette dame... cette baronne de Hansfeld.

— Explique-toi !

— Tout me paraît extraordinaire dans sa démarche.

— Mais encore?

— D'abord, ma tante, comment cette dame a-t-elle su notre adresse, à nous si inconnus à Paris?

— Je l'avoue... je n'avais pas songé à cela...

— Et voilà qu'il est bientôt six heures et demie... Dites, ma tante, que penser... s'il est resté tout ce temps-là chez cette dame?

— Mon Dieu, Jeane, tu m'effraies !... J'avais aussi vaguement l'instinct de l'étrangeté de la démarche de cette personne, puisque d'a-

bord je voulais accompagner Maurice jusqu'à la porte de l'hôtel de cette baronne; elle est, dit-on, l'une des femmes les plus élégantes de Paris... donc elle doit être jeune et belle, ce me semble...

— Hélas ! oui... ma tante... et je...

Mais Jeane s'interrompit et cacha son visage entre ses mains. Madame Dumirail, inquiète, reprit :

— Chère enfant, je t'en conjure... dis-moi tout... Tu te tais... tu rougis, tes yeux se remplissent de larmes.

— Ah ! si je rougis, c'est de moi-même... si je pleure... c'est de honte ! ! — répondit Jeane; et elle s'écria d'une voix déchirante : — Cette femme est jeune et belle... j'en ai le pressentiment... je suis jalouse... je suis folle ! — Puis, fondant en larmes, la jeune fille se jeta au cou de madame Dumirail en murmurant : — Pardon, ma tante... maudit voyage... maudit voyage!

En ce moment la porte s'ouvrit et Maurice entra dans l'appartement.

V

Les traits de Maurice atterrés, fatigués par la violence des sensations si imprévues, si nouvelles, si diverses, qui venaient de le bouleverser, s'étaient, depuis quelques heures, presque transfigurés; on y lisait un singulier mélange d'orgueil, d'assurance et de mécontentement de lui-même. Cette sorte de transfiguration, qui donnait à sa physionomie une expression saisissante dont l'ob-

servateur le moins attentif eût été frappé, ne put échapper à madame Dumirail. Elle fit vivement quelques pas vers son fils, puis elle s'arrêta, le contemplant avec une curiosité anxieuse, tandis que Jeane s'efforçait de faire disparaître les traces de ses larmes.

— Mon Dieu, cher enfant, — dit soudain madame Dumirail, — que t'est-il donc arrivé ?

— Que veux-tu dire, ma mère?... Il ne m'est rien arrivé.

— C'est impossible...

— Je t'assure...

— Encore une fois, il est impossible qu'il ne te soit rien arrivé... ta pauvre figure est toute changée... Je ne saurais préciser en quoi consiste ce changement, et cependant il m'inquiète... Jeane, n'es-tu pas de mon avis? Regarde Maurice... regarde-le donc!

La jeune fille, dominant son émotion, leva les yeux sur son fiancé, à la fois interdit et embarrassé de la pénétration maternelle.

Jeane, on l'a dit, avait été jusqu'alors

agitée de pressentiments jaloux dont elle reconnaissait elle-même la déraison, puisqu'elle ne savait pas encore réellement si madame de Hansfeld était jeune ou vieille, belle ou laide. Cependant, la jeune fille subissait l'empire de ces pressentiments qui sembleraient incompréhensibles, si l'on n'avait tant de preuves analogues de cette sorte de seconde vue particulière au véritable amour, intuition surtout fréquente chez les personnes passionnées, douées d'une extrême sensibilité nerveuse, ainsi que l'était Jeane.

Maurice, de plus en plus confus, baissa les yeux, et sa cousine le contemplant avec une attention silencieuse, ressentit au cœur une douleur poignante. Elle fut persuadée, sans pouvoir s'expliquer cette conviction, que ce changement saisissant, si remarquable dans la physionomie de son fiancé, était dû à l'influence de la baronne de Hansfeld, et murmura tout bas :

— Oh ! les angoisses de mon cœur ne me trompaient pas...

Le domestique de l'hôtel entrant pour ser-

vir le dîner, selon les ordres de madame Dumirail, délivra momentanément Maurice de son croissant enbarras. Il n'en doutait plus : sa mère et sa fiancée, grâce à une incroyable perspicacité, devinaient qu'une grave évolution venait de s'accomplir dans sa destinée. Il regretta de nouveau son emprunt usuraire, mais il ne se reprocha nullement sa soudaine et fraternelle affection pour Antoinette. Ne s'était-elle pas exprimée, sur madame Dumirail et sur Jeane, avec autant de bienveillance que de déférence ?

Le résultat de cet examen de conscience fut pour Maurice que, sauf l'emprunt usuraire, et encore était-il conditionnel, il n'avait à rougir d'aucun tort.

Madame Dumirail et les deux fiancés prirent place à table, et, gênés par la présence du domestique qui les servait, les convives gardèrent d'abord le silence.

Rien n'échappe à l'attention d'une mère en émoi et en éveil. Madame Dumirail remarqua que Maurice but coup sur coup plu-

sieurs verres d'eau et qu'il touchait à peine aux mets qu'on lui servait, lui de qui l'appétit était d'ordinaire si robuste.

Jeane s'absorbait dans les amères préoccupations de la jalousie qui envahissait son âme, ressentiment dont le terrible empire devait subjuguer cette nature valeureuse et loyale, mais ardente, susceptible et fière à l'excès.

— Mon Dieu ! Maurice, combien tu es altéré, — dit soudain madame Dumirail à son fils qui venait de demander au domestique une seconde carafe d'eau, — est-ce que tu as la fièvre ?

— Non, ma mère; mais il fait chaud, et j'ai très-soif.

— Tu ne manges absolument, rien, — ajouta madame Dumirail, voyant son fils encore refuser un mets qu'on lui offrait; — tu te sens donc indisposé, mon enfant ?

— Non, ma mère... seulement le changement d'air m'aura fait perdre l'appétit.

Le domestique étant alors sorti pour les besoins de son service, madame Dumi-

rail reprit, sans dissimuler ses angoisses :

— Nous voici seuls... mon ami... je t'en supplie, dis-nous la cause de ce changement si visible en toi, et dont Jeane et moi nous sommes profondément inquiètes; tu ne nous persuaderas jamais qu'il ne te soit pas arrivé quelque chose.

— Ma bonne mère, je te le répète... et te répéterai à satiété qu'il ne m'est rien arrivé.

— Mon enfant...

— Tu m'adresserais vingt fois la même question, ma chère mère... que tu recevrais vingt fois la même réponse, puisque je n'en ai pas d'autre à te faire.

— Si c'est un parti pris, mon ami... je n'essaierai pas de lutter d'obstination avec toi.

— Je serais désolé de te blesser, ma mère, mais je ne puis te répondre que la vérité...

— La vérité!... — reprit madame Dumirail d'un air de doute — Enfin, je n'insiste plus...

Et après une pause elle reprit :

— Tu ne nous dis rien de la visite chez cette dame ?...

— J'attendais que nous fussions seuls.

— Quelle est donc cette communication si... importante..., — reprit madame Dumirail appuyant sur ce dernier mot, — que cette dame avait à te faire?

— Madame la baronne de Hansfeld (Maurice accentua ce titre avec un certaine complaisance), madame la baronne de Hansfeld, ayant appris que mon père était dans l'intention de vendre le Morillon... désire acquérir cette propriété...

— Voilà tout... mon fils?...

— Oui, ma mère...

— Ainsi, cette dame, pour te demander simplement si ton père voulait ou non vendre ce domaine, t'a gardé chez elle... pendant trois grandes heures?...

— Ma tante, cela s'explique à merveille, — reprit Jeane avec une ironie fébrile ; — Maurice, afin de donner à cette personne une idée nette de l'acquisition qu'elle devait

faire, aura sans doute dessiné devant elle différentes vues du Morillon... et détaillé par écrit la maison depuis la cave jusqu'au grenier... il ne lui aura pas fallu moins de trois grandes heures pour donner de pareils renseignements.

— Nous n'avons pas uniquement parlé de cette acquisition, — reprit Maurice légèrement piqué de l'accent sardonique de Jeane; — madame de Hansfeld et moi, nous avons causé de choses et d'autres...

— Sa conversation doit être fort spirituelle, assurément, car cela t'a fait oublier que ta mère t'attendait à cinq heures pour dîner...

— Ma chère Jeane, madame de Hansfeld a, en effet, infiniment d'esprit et, de plus, elle est douée d'un excellent cœur... et d'un noble caractère...

— Vraiment! — répondit la jeune fille les lèvres contractées par un sourire forcé, — c'est à ravir... et pour compléter le portrait de ce phénix parisien, il va sans dire que cette dame est sans doute d'une beauté

miraculeuse... et dans la fleur de la jeunesse?

Jeane attendait avec une cruelle angoisse la réponse de Maurice, quoiqu'elle la pressentît.

— Madame de Hansfeld a vingt-cinq ans et elle est, en effet, remarquablement belle..., — reprit Maurice de plus en plus piqué de ce qu'il regardait comme des plaisanteries très-inopportunes, les attribuant à une malséante envie de railler, mais ne pouvant soupçonner la jalousie dont était possédée Jeane.

L'ombrageuse enfant, voyant ses pressentiments justifiés... en cela, du moins, qu'elle apprenait que madame de Hansfeld, riche, titrée, était jeune, remarquablement belle, et douée de toutes les qualités de l'esprit et du cœur; la malheureuse enfant, disons-nous, cédant à la vivacité de son imagination vive et ardente, doutant de soi-même, de Maurice, de l'avenir, et cela sans cause sérieuse, réelle, dévora les larmes que sa fierté contenait, le fiel où se noyait son cœur, et quit-

tant brusquement la table, alla se mettre à la fenêtre, sous prétexte de respirer l'air du soir, mais, au vrai, afin de cacher les déchirements de son âme.

Madame Dumirail, de son côté, déjà mise en défiance à l'endroit de madame de Hansfeld, par son instinct maternel, non moins soupçonneux que l'amour de Jeane, trouvait singulier, malgré son inexpérience du monde parisien, mais guidée par son bon sens, qu'à propos de la vente d'une propriété, madame de Hansfeld, dans un entretien de trois heures durant avec Maurice, eût jugé à propos de lui dévoiler les trésors de son cœur, de son caractère et de son intelligence; aussi, posant à son fils une question qui devait, à ses yeux, l'aider à éclaircir les doutes qu'elle ressentait, elle lui dit :

— Le mari de cette belle dame assistait-il à votre conversation, mon ami?

Cette question que Maurice ne s'était pas faite à lui-même, dans la promptitude de ses divers entraînements de l'après-dînée, lui causa une sorte de stupeur, puis le fit réflé-

chir, et se demandant si en effet *le baron* était mort ou vivant, il lui parut singulier que parmi tant de touchantes et cordiales confidences, Antoinette ne lui eût pas appris si elle était ou non... veuve.

Absorbé par cette pensée soudaine, Maurice garda un silence de quelques instants, qui augmenta les soupçons de madame Dumirail.

Jeane étant parvenue à vaincre ou plutôt à dissimuler ses émotions, revint près de son fiancé. Elle était pâle et, ainsi que lui, hélas, déjà presque transfigurée ! La riante candeur de son visage angélique avait disparu devant une expression hautaine, sardonique, irritée ; le léger froncement de ses sourcils, le gonflement de ses narines roses, palpitantes comme son sein, le port altier, presque impérieux de sa tête, disaient assez combien sa fierté s'efforçait de se révolter contre les mortelles douleurs qu'elle se reprochait comme une lâcheté.

Madame Dumirail, très-étonnée du silence de son fils, lui dit :

— Je t'ai demandé, mon ami, si le mari de cette dame... assistait à votre conversation ?

— Non, ma mère...

— Ordinairement, les acquisitions de propriétes sont cependant du ressort du mari. Celte dame est veuve apparemment ?

— Je n'en sais rien...

— Comment, Maurice, — dit Jeane redoublant de sarcasmes et sentant pourtant qu'elle s'engageait dans une voie de plus en plus funeste, — comment... parmi les délicieux épanchements qui t'ont révelé les rares trésors de vertus que renferme le cœur de cette inestimable personne... rien n'a pu te faire deviner si elle etait loyalement attachée à son mari ! ainsi que doit l'être toute honnête femme ?

— Tout ce que je sais... Jeane, et de ceci je réponds comme de moi-même... c'est que madame la baronne de Hansfeld, veuve ou non, n'a rien à envier à qui que ce soit pour les qualités de l'esprit et du cœur, — répondit presque aigrement Maurice, ne pouvant

s'expliquer encore la cause de l'évidente malveillance de sa mère et de Jeane au sujet de madame de Hansfeld.

— Je ne connais pas cette dame... et je ne puis savoir si, en effet, elle est douée de toutes les qualités de l'âme, — reprit madame Dumirail. — Cependant, mon ami, je trouve, ainsi que Jeane, assez singulier que durant une conversation de trois heures, elle n'ait pas fait allusion à son mari ou à son veuvage.

— C'est que probablement elle est veuve depuis quelques années, — répondit Maurice; puis, voulant rompre un entretien qui le mettait au supplice et craignant de voir la patience lui échapper, il reprit : — Ma bonne mère et toi, Jeane, parlons, si vous le voulez bien, d'un sujet qui vous intéresse autant que moi, de mes travaux, de mes études, de l'emploi de mes journées, enfin de l'organisation de notre existence à Paris.

— Soit, — mon enfant, — reprit madame Dumirail, sentant qu'il lui serait sans doute

en ce moment impossible de pénétrer le secret que voulait garder Maurice au sujet de sa longue entrevue avec madame de Hansfeld ; — soit, mon enfant, aucun entretien ne saurait nous être plus agréable que celui que tu me proposes.

— Eh bien, donc, ma mère... commençons par l'emploi de ma journée... Le matin, à neuf heures, je me rends au ministère des affaires étrangères,où je travaille dans le bureau de M. de Morainville jusqu'à quatre heures.

— A merveille,mon ami... Tu le sais, tant que je l'ai pu, j'ai lutté, ainsi que notre chère Jeane et toi-même, contre les idées de ton père, au sujet de la nouvelle carrière qu'il désirait te voir embrasser... ces idées, tu as fini par les partager... c'est un fait accompli ; il faut donc maintenant tirer tout le parti possible de la situation ; mes encouragements ne te manqueront pas.

— Je compte sur tes bontés, chère mère; j'espère que tu seras satisfaite de moi. Je suis résolu de travailler assidûment, de m'é-

lever par mon mérite et de rapprocher ainsi l'époque de mon mariage avec toi, ma bien-aimée Jeane..., — ajouta Maurice, cherchant du regard celui de la jeune fille, et espérant apaiser sa méchante humeur au sujet de madame de Hansfeld.

Mais Jeane tint ses yeux baissés : un sourire douloureux erra sur ses lèvres, et elle répondit :

— Que de choses se passeront d'ici là, Maurice !

— Sans doute, chère Jeane ; mais chaque jour me rapprochera de cette époque fortunée... Le temps s'écoulera donc plus vite que nous ne le pensons, bonne mère. Or, afin d'en revenir à l'emploi de mes journées, je vais travailler dans le bureau de M. de Morainville depuis neuf heures du matin jusqu'à quatre...

— Très-bien, mon enfant. A quatre heures tu reviens ici, et, si le temps le permet, nous allons faire une longue promenade jusqu'au moment du diner ; ensuite, Jeane et moi, nous prenons notre panier à ouvrage,

tandis que toi, selon les recommandations de M. de Morainville, tu étudies les traités de ce qu'il appelle *le droit international* et autres ouvrages très-sérieux dont il nous a donné la liste. Cela nous mène jusqu'à dix heures... et nous nous couchons... afin que tu puisses te lever de très-bon matin pour étudier encore ton droit international avant de te rendre à ton bureau... Après tout, mes enfants... bien que je regrette toujours notre heureuse existence du Morillon, nous trouverons encore moyen de vivre ainsi entre nous d'un manière très-agéable, n'est-il pas vrai?

Ce programme exposé par madame Dumirail avec une confiance naïve, différait tellement de l'attrayant programme formulé par madame de Hansfeld, que Maurice tressaillit et entrevit l'abîme qui existait entre ses secrets désirs et les vues de sa mère. Cependant, il ne perdit pas l'espoir de la ramener à des intentions plus concordantes avec les espérances qu'il formait...

VI

Ainsi se justifiaient déjà les prévisions de Charles Delmare, alors qu'il écrivait à M. Dumiral, après leur rupture :

« — Votre femme et vous, dans l'excès
» de votre tendresse, de votre ombrageuse
» sollicitude, vous méconnaîtrez presque
» assurément les besoins, les exigences
» qu'engendrera forcément, chez votre fils,

» l'influence de ce qu'on appelle *la vie de*
» *Paris.*

» Parfaits éducateurs au Morillon, parce
» que vous êtes là dans votre centre, dans
» votre véritable milieu, sur votre propre
» terrain, forts de votre expérience, ayant
» sagement accoutumé Maurice à partager,
» à aimer la simplicité de vos goûts, de
» vos habitudes, vous n'aviez qu'à dé-
» velopper ses excellentes qualités natives,
» jusqu'à ce qu'il fût homme fait et com-
» plétement affermi dans le bien, rien au-
» tour de vous ne pouvant éveiller, solliciter
» ses mauvais instincts, et engager une lutte
» entre ses devoirs et ses passions, lutte
» funeste, parce qu'il est d'un caractère
» ardent et faible.

» Mais, à Paris, l'expérience vous fera
» complétement défaut. Trop raisonnables,
» trop fermes, trop avancés en âge, pour
» céder aux mille enivrements de la grande
» ville, vous attendrez la même impertur-
» bable sagesse de la part de Maurice ; vous
» ne tiendrez compte ni de ses vingt ans,

» ni de son organisation physique, ni de la
» nature de son caractère, ni de l'irrésistible
» puissance des tentations qu'il devra subir
» à chaque pas.

» Vous exigerez de votre fils, et cela dans
» d'excellentes intentions, dictées par votre
» tendresse ; vous exigerez, dis-je, de votre
» fils des renoncements au-dessus de ses
» forces ; vous lui demanderez de fermer
» les yeux et les oreilles aux séductions de
» toutes sortes dont il sera entouré, parce
» que ces séductions vous trouveront
» sourds et aveugles.

» Il vous accusera d'égoïsme, de du-
» reté ; vous lui reprocherez son dérègle-
» ment.

» La froideur, la discorde, se glisseront
» entre vous et lui, et un jour il vous échap-
» pera... Cela est fatal !...

» Ah ! prenez garde... prenez garde !...
» L'atmosphère de Paris est presque tou-
» jours mortelle aux caractères impétueux
» et faibles, lorsqu'ils ne sont pas soutenus,
» maintenus, guidés par un mentor doué

» d'une expérience consommée dans la pra-
» tique des hommes et des choses... et vous
» qui devez le guider à travers tant d'é-
» cueils, vous n'avez jamais, non plus que
» lui, quitté vos montagnes !... »

VII

Maurice, en suite de l'exposition du *programme* de sa mère, se recueillit pendant un instant, et reprit en souriant :

— Bonne et chère mère, je ne trouve rien absolument à reprendre dans la manière dont tu distribues mes journées.

— Je n'en doutais pas, mon enfant, et...

— Pardon... laisse-moi achever... Je com-

prends la nécessité de l'étude; aussi, je suis, ainsi que tu me le conseilles, résolu de me lever à cinq heures du matin, afin de travailler jusqu'au moment d'aller au ministère des affaires étrangères où je resterai jusqu'à quatre heures. C'est seulement à partir de ce moment de la journée que je diffère avec toi sur quelques points, quant à l'emploi du reste de mon temps.

— Explique-toi, mon ami, nous ne pouvons manquer de tomber d'accord.

— J'en suis convaincu d'avance, ma bonne mère; aussi vais-je te parler en toute sincérité... J'ai bientôt vingt et un ans... tu es trop juste pour ne pas convenir qu'à mon âge, lorsqu'on a travaillé depuis cinq heures du matin jusqu'à quatre de l'après-midi, l'on a besoin de quelques distractions?

— Certes, mon pauvre enfant... aussi ai-je été la première à te dire que chaque jour, lorsque le temps le permettra...

— Nous ferons une promenade avec toi et Jeane... c'est fort bien... mais...

— Oh ! ce n'est pas tout, mon cher enfant ; j'ai autant que toi souci de tes plaisirs et de tes distractions. Ainsi, par exemple, tu es habitué presque depuis l'enfance au violent exercice de la chasse ou à des excursions dans nos montagnes ; il serait donc très-nuisible à ta santé de rester trop sédentaire ; aussi, mon ami, et, ma foi ! tant pis pour le droit international... tes distractions et ta santé passent avant tout !... tu feras deux ou trois fois par semaine, de cinq à neuf heures du matin, une longue promenade en dehors des murs de Paris.

— Tu m'avoueras cependant, ma bonne mère, qu'une promenade matinale, hors des murs de Paris, ne peut pas être absolument considérée comme un plaisir... Je t'en fais juge, ma chère Jeane.

— Excuse-moi, Maurice, je serais en cela mauvais juge, car il me semble, à moi, qu'une longue promenade du matin, occupée par une douce pensée, est mieux encore qu'un plaisir...

— Je suis loin, chère Jeane, de nier le

charme d'une promenade tête à tête avec une douce pensée, lorsque l'on parcourt nos vallons, nos montagnes du Jura... mais lorsque l'on est réduit à arpenter ces plaines monotones, dont l'aspect nous a si fort attristés lorsque nous sommes arrivés aux environs de Paris, tu conviendras que...

— Oh! j'en conviens, — reprit Jeane avec amertume, — lorsque la pensée à laquelle vous vous livrez a pour vous si peu de charme et d'empire, qu'elle est subordonnée à l'aspect des objets extérieurs... une pareille promenade est pitoyable!

— Jeane, — reprit Maurice, — je ne sais ce que tu as aujourd'hui; mais tes paroles sont parfois d'une sécheresse...

— Tu me demandes mon avis, je te le donne... si je t'ai fâché, excuse-moi.

— De grâce, mes enfants, pas d'aigreur entre vous, sinon vous m'affligerez beaucoup, — dit madame Dumirail. — Quant à ton objection, Maurice, je répondrai que, lorsque nous vivions au Morillon, tu trouvais tes plaisirs, tes distractions dans notre

vie de famille, dans le dessin, la lecture, la promenade, la chasse; or, à l'exception de la chasse, je ne vois pas pourquoi les distractions qui te suffisaient au Morillon ne te suffiraient pas à Paris, mon ami!

— C'est que Paris, bonne mère, n'est pas le Morillon...

— Cela va sans dire.

— C'est qu'à Paris, une foule de plaisirs vous sollicitent... et en cela, chère mère, — ajouta Maurice, se rappelant les paroles de madame de Hansfeld, — je parle des plaisirs décents, honorables, qui satisfont le cœur et l'esprit... et non de ces plaisirs dangereux, dégradants, dont Paris fourmille: ceux-là, je les fuirai toujours avec dégoût; mais tu trouveras bien naturel que je désire les plaisirs que goûtent les gens bien élevés.

— De quels plaisirs veux-tu donc parler, mon ami?

— Que sais-je!... l'Opéra... les Italiens... une promenade à cheval aux Champs-Élysées ..

— L'Opéra... les Italiens! — répéta ma-

dame Dumirail avec un ébahissement naïf.
— Ah çà! mon pauvre enfant, est-ce qu'au Morillon nous avions l'Opéra, les Italiens, les Champs-Élysées?

— Mais, encore une fois, chère mère, nous ne sommes plus au Morillon, nous sommes à Paris.

— Eh bien!... est-ce que, moi et Jeane, nous sentons le besoin d'aller à l'Opéra ou aux Italiens pour passer nos soirées?

— Que voulez-vous, ma tante? nous avons le malheur de n'être pas encore initiées, comme paraît l'avoir été récemment... tout récemment Maurice, aux brillantes nécessités de la vie parisienne, — reprit Jeane avec une amertume croissante, car elle pressentait l'influence de madame de Hansfeld dans l'expression des désirs mondains manifestés par Maurice. Celui-ci, impatienté, irrité de la pénétration et des sarcasmes de sa fiancée, se contint cependant, et madame Dumirail, s'adressant à lui avec l'accent d'une sérieuse et ferme tendresse :

— Mon cher enfant, parlons raison. Tu

connais les habitudes d'ordre, d'économie dont ton père et moi ne nous sommes jamais départis et ne nous départirons jamais; nous ne t'avons rien refusé, nous ne te refuserons rien, dans la limite du juste et du possible, bien entendu... Seulement, réfléchis à ceci : notre voyage et notre séjour à Paris, tout cela a été, est et sera fort dispendieux ; je n'ai amené qu'une servante; nous sommes descendus dans un modeste hôtel, et je suis vraiment effrayée quand je pense que nous dépensons pour nous trois et Josette près de quarante francs par jour. Tu entends, mon ami, *quarante* francs par jour!! et cela seulement pour la table et le logement, sans compter les autres frais ; de sorte que, lorsque ton père nous aura rejoints ici, je suis certaine que nous dépenserons, y compris notre entretien et le reste, cinquante à soixante francs par jour. Or, sais-tu, mon pauvre enfant, combien cela fait à la fin du mois, soixante francs par jour?... Cela fait plus de dix-huit cents francs par mois! c'est énorme! Et quand je

pense qu'au Morillon, où nous vivions très-largement, avec plusieurs domestiques, la dépense mensuelle de la maison ne s'élevait jamais au-dessus de six à sept cents francs! Ainsi donc, mon cher enfant, tu as trop de bon sens, trop de cœur, pour ne pas reconnaître la nécessité où nous sommes de vivre à Paris avec la plus sévère économie. Il va sans dire que nous ne retrancherons rien des cent francs par mois que ton père t'alloue pour tes menus plaisirs. Cette somme, dont tu ne trouvais pas l'emploi au Morillon, tu me l'as dit souvent toi-même, te sera plus que suffisante à Paris; c'est un sacrifice que nous nous imposons... vu l'énorme accroissement de nos dépenses; mais enfin, mon ami, nous voulons que rien ne te manque, rien, pas même le superflu, puisque en outre de cette somme destinée à tes menus plaisirs, tu seras défrayé de tout. J'ai déjà, tu le sais, demandé à notre hôtelier, non pas un tailleur à la mode, mais un tailleur qui donne du beau et surtout du solide. J'irai, demain, acheter de très-belle toile

pour le confectionner, à l'aide de Jeane et de Josette, une douzaine de chemises fines; je ferai, enfin, tout ce qui dépendra humainement de moi afin que tu n'aies rien à désirer, mais toujours dans les limites du raisonnable; car, mon cher enfant, persuade-toi bien de ceci : c'est que nous devons je le répète, vivre à Paris avec une rigoureuse économie. Laissons donc à ceux-là qui sont assez riches pour se permettre ce luxe, l'Opéra, les Italiens, les promenades à cheval aux Champs-Élysées... Quant à nous, cherchons nos distractions, nos plaisirs dans notre douce intimité, et, grâce à Dieu, en cela du moins, mes enfants, nous pourrons nous croire encore dans notre chère retraite du Morillon.

VIII

Maurice avait écouté madame Dumirail avec une attention morne et un profond découragement ; il ne songea même pas à tenter de discuter les raisons dont sa mère appuyait les nécessités de cette sévère économie qu'il taxait d'exagérée, presque de sordide... depuis qu'il connaissait le chiffre de la fortune paternelle. Avant cette découverte, et surtout avant son entrevue avec

madame de Hansfeld, il aurait peut-être reconnu la justesse des observations de sa mère... justes à son point de vue de bonne et prévoyante ménagère, mais incapable de comprendre, par cela qu'elle ne pouvait le ressentir (ainsi que l'avait dit Charles Delmare) le danger des irrésistibles tentations offertes par la vie de Paris...

Maurice était sincèrement résolu d'annuler cet emprunt que, de bonne foi, il aurait encore regardé comme *conditionnel,* s'il eût entrevu la possibilité d'obtenir quelques concessions de la part de sa mère ; mais quelle entente possible avec elle qui voyait presque du superflu dans ces *cent francs* accordés, chaque mois, à Maurice pour ses menus plaisirs, et lui qui voyait déjà presque le nécessaire dans ce valet de chambre, ce groom, ce palefrenier, ces deux chevaux de selle, cette mise élégante due au concours des fournisseurs les plus en vogue de Paris.

Le malheureux enfant éprouva, pour la première fois de sa vie, de mauvais ressen-

timents contre son père et sa mère, jusqu'alors l'objet de son idolâtrie; il les accusa d'égoïsme, de dureté, d'avarice, eux qui, après tout (son père du moins), avaient insisté pour qu'il vînt à Paris, et qui, possesseurs d'une fortune de plus de quinze cent mille francs, lui refusaient ce à quoi, en toute conscience, il se croyait avoir droit. Combien madame de Hansfeld lui semblait être davantage *dans le vrai,* en lui préconisant le travail, l'affection, la déférence pour ses parents, l'éloignement des plaisirs vulgaires ou dégradants, mais réclamant pour lui la satisfaction de ses désirs légitimes et honorables ! Aussi, même sans parler de l'attrait sensuel sur lequel il s'efforçait encore de se faire illusion, Maurice se sentait rapproché de madame de Hansfeld de toute la distance qui le séparait des projets de sa mère. Il se résolut donc de ne pas annuler son emprunt usuraire, se félicitant, au contraire, de l'avoir contracté, rejetant sur l'aveugle lésinerie de ses parents la faute qu'il avait commise et celles de la même na-

ture qu'il pourrait encore commettre. Il se sentait enfin de plus en plus aigri contre Jeane qui, non-seulement par ses allusions sardoniques et jalouses à l'adresse de madame de Hansfeld, mais par son approbation très-expressive, quoique muette, à l'exposé des principes économiques de sa tante, avait de plus en plus indisposé contre elle son fiancé.

Hélas ! la jeune fille était justement ulcérée de voir Maurice chercher déjà ses plaisirs en dehors de la douce intimité de leur amour, de le voir manquer du courage dont elle se sentait capable... le courage de résister à l'entraînement des séductions de Paris. Elle aussi avait, la veille, amèrement envié ce luxe déployé à leurs yeux, lors de leur promenade aux Champs-Élysées ; mais trouvant la force du renoncement dans la sincérité de son amour, elle aurait oublié ces privations relatives, si elle eût trouvé son fiancé résolu, comme elle, de s'absorber, de concentrer leur vie dans la plénitude de leur amour, et d'échapper ainsi, l'un par

l'autre, aux séductions du dehors. Mais il subissait déjà la pernicieuse influence d'une femme que Jeane considérait comme sa rivale et qu'elle haïssait déjà de toutes les tortures de la jalousie dont elle éprouvait, pour la première fois, les terribles atteintes.

Un moment de silence suivit ces dernières paroles de madame Dumirail :

— Cherchons nos distractions, nos plaisirs, dans notre douce intimité à tous trois, et, grâce à Dieu, en cela du moins, mes enfants, nous pourrons encore nous croire dans notre chère retraite du Morillon...

Maurice abattu, plongé dans les réflexions que nous avons exposées, ne répondit rien ; mais Jeane, devinant la cause du silence qu'il gardait, reprit avec amertume :

— Comment croire, chère tante, que Maurice puisse chercher ailleurs que dans notre intimité ses distractions, ses plaisirs? Il nous aimerait donc moins que

nous ne l'aimons; il se détacherait donc déjà de nous; l'affection de sa mère, de sa fiancée, ne lui suffirait donc déjà plus... son séjour à Paris aurait donc soudain transformé son esprit et son cœur... cet impérieux besoin de promenade à cheval et d'Opéra lui serait donc subitement survenu depuis hier... que dis-je!... depuis tantôt... cette étrange métamorphose de la simplicité de ses goûts se serait donc réalisée aujourd'hui même entre trois et six heures?

— Jeane! — dit vivement Maurice, cédant enfin à un courroux longtemps contenu, — je te l'avoue, je trouve aussi déplacées qu'intolérables ces continuelles et méchantes allusions à une dame qui mérite l'estime de tout le monde... à commencer par la tienne...

— Maurice, — s'écria fièrement la jeune fille, — de si peu de valeur que soit mon estime, je ne l'accorde qu'aux personnes qui en sont dignes!...

— Madame la baronne de Hansfeld est

digne de ton estime ; j'ajouterai qu'elle est digne aussi de votre estime, ma mère...

— Mon fils... cette dame m'est étrangère et je ne saurais...

— Eh bien, ma mère, apprenez à l'apprécier... elle m'a parlé de vous et de Jeane en des termes aussi bienveillants que respectueux... et je...

— Et de quel droit cette femme eût-elle donc osé parler de votre mère et de moi autrement qu'avec le respect qui nous est dû? — repartit Jeane redressant la tête, l'œil brillant, les narines frémissantes, son adorable visage empourpré des rougeurs de la jalousie, de l'indignation et de la douleur, car elle ne se méprenait pas sur la cause de l'animation de son fiancé à défendre madame de Hansfeld.

Aussi celui-ci reprit-il, d'un ton irrité :

— Cette femme... pour me servir de vos termes méprisants... cette femme est à votre hauteur, entendez-vous, Jeane! par l'élévation du caractère et de plus, elle a sur vous cet avantage inestimable, qu'elle rend

loyalement justice aux qualités des autres... au lieu de se laisser emporter par une aveugle jalousie...

— Moi... jalouse de vous... maintenant? Rassurez-vous, Maurice..., — reprit Jeane d'une voix navrante et les yeux noyés de larmes, — vous ne me connaissez pas... vous n'avez, je le vois, jamais connu mon cœur et ma fierté!

— Jeane... Maurice! — dit madame Dumirail désolée de ce débat, — mes enfants... je vous en conjure... ne vous irritez pas l'un contre l'autre... il s'agit, j'en suis certaine, d'une méprise...

A ce moment, Josette la servante entra dans le salon, tenant une petite enveloppe largement scellée d'un cachet de cire mordorée, laquelle enveloppe Josette flairait avec délices, car elle épandait un doux parfum. Ajoutons que Maurice, sa mère et Jeane, absorbés par leur discussion n'avaient pas entendu le roulement d'une voiture qui venait de s'arrêter devant la porte de l'*hôtel des Étrangers*.

— Ah! que cela sent bon, que cela sent donc bon ! — répétait Josette en aspirant la senteur de la lettre qu'elle remit enfin à son jeune maître, lui disant : — Voilà une lettre pour vous, M. Maurice... c'est de la part du grand laquais poudré, galonné sur toutes les coutures, qui est déjà venu ce matin...

Maurice prit la lettre, la décacheta vivement, la lut, devint pourpre et parut indécis.

La lettre était ainsi conçue :

« Mon cher Maurice, j'aurais deux mots à » vous dire ; je vous attends dans ma voi- » ture; de grâce, ne me refusez pas un en- » tretien de cinq minutes, il s'agit pour moi » d'un intérêt fort grave.

» Votre meilleure amie,

» A. de H. »

Madame Dumirail et Jeane échangèrent un coup d'œil expressif pendant que Maurice

lisait le billet qu'il venait de recevoir, et bientôt l'attention de la jeune fille étant attirée par le piaffement de l'attelage qui venait de s'arrêter devant l'*hôtel des Étrangers,* elle courut à la croisée qui s'ouvrait sur la rue et aperçut, stationnaire, un élégant coupé, attelé de deux magnifiques chevaux splendidement harnachés.

Jeane avançait la tête au dehors, cédant à une curiosité remplie d'angoisse, lorsque, au même instant, madame de Hansfeld (à qui appartenait ce coupé), se penchant à la portière, leva les yeux vers l'entre-sol.

Les regards des deux femmes se rencontrèrent, et, presque aussitôt, Antoinette se retira dans le fond de sa voiture, tandis que Jeane, éblouie de la beauté de sa rivale, restait pétrifiée.

Elle fut rappelée à elle-même par un éclat de voix de madame Dumirail, s'écriant :

— Mon fils... quelle est cette lettre... où vas-tu ?

— Ma mère... les lettres que je reçois ne concernent que moi, — répondait Maurice

au moment où Jeane se retourna. — Je sors pour un moment... je serai bientôt de retour, je te l'assure.

— Il ment! — s'écria Jeane éperdue de douleur, de désespoir; — cette femme est là, dans sa voiture, à la porte; elle l'attend! — Et s'adressant à son fiancé d'un ton solennel: — Maurice, prenez garde, tout est à jamais rompu entre nous... si...

— Il ne sortira pas! je le lui défends! — s'écria madame Dumiral, cédant à l'espèce de panique dont Jeane lui donnait l'exemple. — Mon fils, je vous défends de sortir!

— Ma mère... de grâce...

— Vous ne sortirez pas!

— Je t'en prie, ma mère, réfléchis que je ne suis plus un enfant.

— A tout âge, vous devez m'obéir...

— Lorsque tes ordres seront équitables, je les respecterai toujours. . ma mère; mais, en cette circonstance, il n'en est pas ainsi.

— Vous osez...!

— Je désire m'absenter pendant quelques

instants... je reviendrai bientôt, je te le promets...

— Quoi... malgré ma défense! — s'écria madame Dumirail exaspérée, voyant son fils prendre son chapeau et se diriger vers la porte. — Malheureux enfant... arrêtez... je...

Elle n'acheva pas; Maurice sortit brusquement, et sa mère, portant sa main à ses yeux, murmura d'une voix éplorée:

— Mon fils est perdu!!

Jeane, devenue pâle comme une morte et se sentant presque défaillir, se rapprocha lentement de la fenêtre, vit son fiancé monter précipitamment dans la voiture, qui bientôt s'éloigna rapidement, et, le suivant d'un regard morne et sombre, la jeune fille dit sourdement:

— Adieu, Maurice... et pour toujours adieu... Je t'ai aimé fidèlement, loyalement; mais je ne suis pas de celles qui supportent le mépris... Tu viens de tuer mon amour... c'est fait de lui!... Adieu, Maurice! et pour jamais adieu!

IX

Le lendemain de cette soirée où madame de Hansfeld vint, pour ainsi dire, enlever Maurice sous les yeux de sa mère et de sa fiancée qui l'attendirent, durant toute la nuit, en proie à d'inexprimables angoisses, il regagnait en fiacre, vers neuf heures du matin, l'*hôtel des Étrangers*.

. . . .

Maurice, ainsi engagé dans la voie qui

conduit à leur perte tant de fils de famille... avait pour maîtresse une femme galante et avait contracté sa première dette usuraire.

La *courtisane* (de haut ou bas étage) et l'*usurier*, ces deux types presque inséparables, se trouvent toujours, comme deux symboles de ruine, à l'entrée de cette voie fatale où, égarés par leurs passions, se précipitent aveuglément tant de jeunes gens...

Les uns, selon les circonstances ou la trempe de leur caractère, ne s'avancent dans cette route de perdition que pas à pas... timidement et par intermittences.

D'autres, au contraire, ainsi que Maurice, s'y élancent brusquement, de prime saut, et en plein, sans transition, emportés par la fougue de leur âge, de leur sang, et surtout subjugués, entraînés par l'irrésistible puissance de l'occasion...

Ajoutons que Jeane, en accablant madame de Hansfeld de sarcasmes mérités, avait aigri, irrité son fiancé, qui regarda dès lors Antoinette comme l'innocente victime d'injustes préventions.

Enfin, madame Dumirail, dans l'exagération de la sollicitude maternelle, avait découragé, rebuté son fils, en voulant lui imposer une sorte de claustration au milieu de Paris, et révolté son amour-propre en lui défendant d'aller rejoindre madame de Hansfeld qui l'attendait devant la porte de l'hôtel. Il ne tint compte de l'ordre de sa mère, se rendit auprès d'Antoinette; celle-ci, au lieu de se borner à l'entrevue de quelques minutes qu'elle demandait à Maurice, le fit monter en voiture à ses côtés, le conduisit chez elle, sut exaspérer, exploiter avec une habile perfidie les colères du jeune homme contre sa mère et contre sa fiancée, se montra tendre... passionnée... folle d'amour...

L'on devine le reste...

Le caractère, les antécédents, surtout l'organisation de Maurice étant connus, l'on comprendra l'influence, pour ainsi dire physique, que prit soudain sur cette nature neuve, énergique, effervescente, une femme telle qu'Antoinette. L'attrait violent et gros-

sier qu'elle lui inspirait ne ressemblait en rien à sa chaste passion pour sa fiancée, passion qui n'était pas d'ailleurs éteinte en lui; mais il devait d'autant plus céder aux séductions de sa tentatrice, qu'elle différait en tout de Jeane, car il ne l'eût jamais délaissée pour aimer une autre jeune fille douée d'une candeur égale.

Telle est souvent la réaction du physique sur le moral, que l'ardent sensualisme dont Maurice subissait l'empire jetait le trouble, l'égarement dans son esprit, dans son cœur, y confondait les notions du bien et du mal en subordonnant toutes ses pensées, tous ses désirs, tous ses devoirs à la possession de madame de Hansfeld. Ainsi devait s'opérer en lui une métamorphose subite, presque foudroyante, qui le lançait sans transition dans une voie funeste.

« Antoinette est à moi, — pensait Maurice dans son extase, en regagnant la demeure où l'attendaient sa mère et Jeane, en proie à une inquiétude mortelle. — Oui, elle est à moi, cette femme enivrante... Ce souvenir

embrase mon sang... ah! c'est à devenir fou!! Je le deviendrais, sans la certitude de la revoir tantôt à deux heures... Combien le temps va me durer jusque-là!... Mon Dieu! quel bonheur est le mien! est-il croyable? Être aimé d'elle... si passionnément, qu'à cet amour elle a sacrifié sa vertu, la mémoire de son mari qu'elle chérissait et vénérait! Elle est fière, elle est heureuse de mon amour! elle veut, dit-elle, s'en parer, en m'emmenant tantôt à la promenade dans sa voiture! Que d'envieux! que de jaloux je vais faire! Mais demain, c'est à cheval que je l'accompagnerai! Son cocher a été, hier, choisir pour moi deux charmants chevaux de race; on me les amènera ce matin à notre hôtel, où doivent m'attendre aussi les fournisseurs de renom... Est-il rien de trop beau, de trop élégant pour l'amant de la baronne de Hansfeld? Oh! l'or, la jeunesse, l'amour! trinité divine, radieuse, indivisible! Qu'est-ce que la jeunesse sans l'amour? Qu'est-ce que l'amour sans le luxe qui le couronne? Bonheur! bonheur! je suis

jeune! je suis riche, puisque mon père est riche... L'on m'a prêté vingt mille francs, l'on m'en prêtera cinquante mille, cent mille, s'il me les faut, pour figurer dignement à coté d'Antoinette, la femme la plus à la mode de Paris... d'Antoinette, ma maîtresse, ma maîtresse adorée... Ah! je suis à elle comme elle est à moi... aucune puissance au monde ne pourra nous désunir, ni mon père, ni ma mère! »

Le souvenir de son père et de sa mère rappela quelque peu Maurice à la réalité des faits et éveilla dans son cœur quelques tardifs remords. Il se dit :

« Bonne mère! quelle aura été son inquiétude durant cette nuit! J'aurais dû, hier soir du moins, afin de la tranquilliser, lui écrire que je ne rentrerais pas à la maison ; mais, hier soir, je délirais, je n'avais plus la tête à moi. Combien, ce matin, l'accueil de ma mère va être sévère, irrité !... Puis, j'y songe, ces marchands qui sans doute m'attendent... si elle les voit, que dira-t-elle? Je crains davantage ses larmes que son cour-

roux... Et Jeane... hier, ne m'a-t-elle pas juré que tout serait rompu entre nous si j'allais rejoindre Antoinette qui m'attendait dans sa voiture... Pauvre Jeane! elle m'avait poussé à bout par ses mordantes railleries contre madame de Hansfeld dont elle était jalouse... Et pourtant, chère et innocente fille, je t'aime, je t'aimerai toujours comme une sœur, plus qu'une sœur, mais d'un autre amour que celui dont je suis possédé pour Antoinette... Mon Dieu, quel chaos que ma pensée!! »

. . . .

Pendant ces réflexions de Maurice, le fiacre qui le conduisait se rapprochait de plus en plus de l'*hôtel des Étrangers*.

X

Les divers fournisseurs envoyés à Maurice par M. d'Otremont arrivèrent ponctuellement à l'*hôtel des Étrangers* vers huit heures du matin. Plusieurs d'entre eux, tels que le chemisier, le joaillier, le marchand de cannes (à cette époque, l'on portait, le soir, des cannes d'un grand prix), s'étaient munis des échantillons de leur industrie. Ils demandèrent M. Maurice Dumirail, appri-

rent qu'il n'était pas rentré à l'hôtel depuis la veille, mais que son retour ne pouvait tarder de beaucoup; et, sur l'invitation de l'hôtelier, ils allèrent attendre leur nouveau client dans la chambre destinée à son père, et alors inoccupée. Sa principale entrée, complétement indépendante de l'appartement de madame Dumirail, donnait sur l'escalier; mais une porte interieure communiquait au salon.

Ces divers marchands ayant presque tous, chacun selon son commerce, la même clientèle parmi le monde élégant, se connaissaient, et, en attendant le jeune provincial, ils s'entretenaient de la sorte :

— Messieurs, ne serait-ce pas M. d'Otremont qui vous aurait, ainsi qu'à moi, recommandé le client que nous attendons?

— Oui, oui.

— M. d'Otremont étant excellent au point de vue de l'acquit de ses factures, n'a pu évidemment nous recommander que quelqu'un de très-solvable.

— Certainement, et d'ailleurs M. d'Otre-

mont m'a fait dire par son valet de chambre que je pouvais en toute sécurité livrer mes fournitures à notre client qui est un fils de famille...

— Or, un fils de famille recommandé, peut-être même *lancé* par M. d'Otremont, est une pratique sérieuse...

— Surtout lorsque ladite pratique est encore à ses débuts... ainsi que le jeune homme chez qui nous sommes. *Les fils de famille* soldent toujours exactement leurs factures tant qu'ils sont à leur aurore...

— A leur aurore... est très-joli !

— Ah çà ! messieurs, en attendant M. Maurice Dumirail, si nous faisions une exposition de l'industrie en miniature... il n'aurait plus qu'à choisir parmi les objets que nous lui apportons.

— C'est une bonne idée...

— Ce sera un véritable petit bazar.

Les marchands se mirent à l'œuvre et à l'envi étalèrent, ainsi qu'ils disaient, *leurs articles* : ici, des chemises de batiste brodée, à cinquante louis la douzaine, un choix

ravissant de cravates de fantaisie; plus loin, des nécessaires de toilette en argent et en vermeil; ailleurs, des montres et leurs chaînes, garnies de pierres dures, des boutons de gilet et des épingles de cravate en perles, en rubis, en émeraudes, entourées de brillants; des cannes de *soirée* ornées de pommes en onyx, en lapis-lazuli ou en émail rehaussé de pierreries; des cravaches montées en or ciselé; enfin, tous ces produits de l'industrie de luxe et d'autres encore, furent groupés, mis en valeur avec cet art séducteur de l'étalage, cette science d'exhibition, particulière aux marchands parisiens.

Pendant qu'ils s'occupaient de disposer ainsi leur exposition improvisée, l'on entendit dans la rue le piaffement impatient de chevaux que l'on promenait, et l'un des exposants s'étant approché de la fenêtre, aperçut deux charmants *hacks* * de pur sang : l'un bai doré, l'autre noir zain, enve-

* Chevaux de promenade.

loppés de leurs couvertures et de leurs camails, tenus en main par deux palefreniers. M. Moïse, l'un des plus célèbres maquignons des Champs-Élysées, descendait en même temps de son tilbury. Bientôt il rejoignit les fournisseurs dans l'appartement de l'entre-sol, et remarquant leur exposition, il leur dit gaiement :

— Allons, mes maîtres, il n'est pas que les marchands de chevaux qui sachent habilement parer leur marchandise.

— Vous venez sans doute ici comme nous, mon cher Moïse, à la recommandation de M. d'Otremont?

— Non, messieurs... Tom Brown, le premier cocher de la baronne de Hansfeld, est venu ce matin, dans mon écurie, choisir, en fin connaisseur, mes deux plus beaux chevaux de selle. Je les lui ai laissés au prix de neuf mille cinq cents francs les deux; c'est marché fait. Tom Brown m'a dit de les conduire ici à M. Maurice Dumirail, en qui je pouvais avoir toute confiance, me chargeant en même temps de trouver, pour ce

monsieur, un groom pour suivre à cheval, et un homme d'écurie, les chevaux devant rester chez moi en pension jusqu'à ce que M. Maurice Dumirail ait monté sa maison... Quelqu'un de vous connaît-il ce monsieur?

— Il nous est recommandé par M. d'Otremont comme très-solvable, mais nous ne le connaissons pas autrement.

— Tenez, voici sans doute son nouveau valet de chambre, M. Simon... il était dernièrement au service du marquis de Bellecombe...

A ce moment entrait en effet M. Simon, homme d'un âge mûr, connu de la plupart des marchands; l'un d'eux lui dit :

— Hé! bonjour, monsieur Simon? ne seriez-vous pas maintenant au service de M. Dumirail?

— En effet, monsieur; j'ai reçu, hier soir, du maître d'hôtel de madame la baronne de Hansfeld, mon vieil ami, deux louis de denier à Dieu, et j'entre ce matin chez mon nouveau maître...

— Ainsi, vous ne le connaissez pas?

— Je ne l'ai jamais vu..., — répondit M. Simon, — mais cependant, je crois que le voici, — ajouta-t-il à voix basse, au moment où Maurice paraissait dans la chambre, — car on m'a dit que *monsieur* avait près de six pieds...

Le jeune provincial fut salué, puis entouré par les fournisseurs avec l'empressement que l'on conçoit, et qui rappelait assez l'inimitable scène du tailleur et de M. Jourdain, *le Bourgeois gentilhomme*.

— Monsienr ne saurait choisir des chemises de meilleur goût, — disait le chemisier à Maurice; — M. le duc de Boinville a acheté les pareilles.

— M. le marquis de Bellecombe, au service de qui était le valet de chambre de M. Dumirail, m'a dernièrement commandé deux épingles, l'une perle et rubis, l'autre émeraude et diamant, absolument semblables à celles-ci.

— Ces cannes à pomme de lapis-lazuli, d'onyx ou d'émail, sont des mieux portées

par nos élégants, et M. Dumirail ne saurait s'en passer.

— Lorsque monsieur aura terminé ses achats, — dit à son tour le maquignon, je ferai ôter leurs couvertures aux chevaux de selle que je lui amène, et je défie que l'on trouve aux Champs-Élysées deux *hacks* ayant plus de sang et plus de *chic*. Il n'y a que le cheval entier de l'ambassadeur d'Angleterre qui puisse être comparé au cheval bai doré que monsieur va voir et qui sera l'ornement de *ses* écuries.

— J'allais envoyer à M. le comte du Bailleul, à son château du Bailleul, un complet assortiment d'habits, — dit le tailleur; — M. le comte a l'avantage d'avoir une aussi riche taille que celle de monsieur, pour qui les habits semblent avoir été coupés : il se trouvera ainsi provisoirement fourni. Ma foi ! tant pis pour M. le comte, il attendra !

— Je prendrai la liberté d'affirmer à monsieur que ces habits lui iront aussi bien que s'ils étaient confectionnés pour lui, — ajouta respectueusement Simon, le valet de

chambre. — J'ai l'honneur de connaître de vue M. le comte du Bailleul, et sa taille est la même que celle de monsieur, quoique celle de monsieur soit beaucoup mieux prise.

Maurice, séduit par ce concert de flatteuses paroles, ébloui par l'aspect de tant d'objets d'une élégance d'excellent goût, se préparait à acheter tout ce qu'on lui offrait, afin de s'épargner l'embarras du choix, lorsque soudain il vit entrer sa mère, madame Dumirail.

XI

Après une nuit d'insomnie, passée dans d'inexprimables angoisses et dans les suppositions les plus sinistres sur la cause de l'absence prolongée de Maurice, madame Dumirail avait épié son retour. Dès l'aube et accoudée à sa fenêtre, jetant au loin ses regards remplis d'anxiété, longtemps elle l'attendit : elle le vit enfin descendre d'un fiacre qui s'arrêta devant l'hôtel. Soulagée

du poids de ses appréhensions par la presence de son fils, elle oublia d'abord ses justes griefs contre lui ; puis, songeant qu'en une circonstance si grave l'indulgence serait coupable et d'un funeste précédent, madame Dumirail se résolut de l'accueillir avec une sévérité méritée.

Cependant, ne le voyant pas paraître, et envoyant Josette s'enquérir de lui, elle apprit ainsi qu'il était occupé de recevoir divers fournisseurs dans la chambre de l'appartement restée jusqu'alors inoccupée.

Madame Dumirail ouvrit la porte de communication donnant dans son salon, apparut soudain aux yeux de son fils et aperçut, disposés sur les meubles, les produits de l'industrie des marchands.

Maurice, à l'aspect de sa mère, tressaillit; son cœur se serra ; ses sentiments habituels de tendresse et de déférence filiale reprirent d'abord sur lui leur empire, et confus, attristé, il baissa les yeux, n'osant s'approcher de madame Dumirail. Celle-ci, s'adressant

vivement aux fournisseurs d'un ton de reproche :

— Il n'est pas honnête à vous, messieurs, de venir provoquer un jeune homme à de folles dépenses, d'abuser ainsi de sa faiblesse et de son inexpérience! Allez, messieurs, vous devriez rougir de votre conduite...

— Madame, — reprit l'un des marchands, blessé des reproches de madame Dumirail, — apprenez que nous ne sommes pas de ceux-là qui abusent de la confiance des jeunes gens...

— Nous sommes d'honorables commerçants, madame!

— Si nous sommes venus ici... c'est que l'on nous y a envoyés, — reprit un autre fournisseur, tandis que Maurice, devenant pourpre de honte et de colère, accusait intérieurement sa mère de le placer dans une situation aussi humiliante que ridicule.

— Et qui donc, messieurs, s'est permis de vous envoyer ici? — demanda madame Dumirail avec une animation croissante;

— qui donc ose ainsi pousser mon fils à des achats qu'il est hors d'état de payer?

— Nous nous sommes présentés ici, madame, à la recommandation de l'un de nos plus respectables clients, M. le vicomte Richard d'Otremont.

— Et moi, — ajouta brusquement le marchand de chevaux, — c'est à la recommandation de madame la baronne de Hansfeld que j'ai conduit ici les deux plus beaux chevaux de mon écurie!

— Quoi... — s'écria madame Dumirail indignée, — vous n'avez pas honte de vous rendre ainsi les complices d'une femme qui, non contente de débaucher mon fils, l'engage à contracter des dettes!! Mais cette horrible créature a donc juré la perte de mon malheureux enfant!

— Ma mère... oh! ma mère, assez! — s'écria Maurice, de plus en plus blessé, irrité, pouvant à peine se contenir en entendant madame Dumirail traiter Antoinette avec autant de mépris devant des étrangers.

— Ménagez vos expressions au sujet d'une personne qui...

— Silence, mon fils!

— Eh! ma mère... je...

— Silence, vous dis-je... vous ne vous oublierez pas jusqu'à prendre contre moi la défense de cette mauvaise femme.

Et s'adressant aux marchands pendant que Maurice restait muet, suffoqué par le courroux et par la confusion, madame Dumirail ajouta :

— Messieurs, remportez vos marchandises, et ne venez plus à l'avenir tenter mon fils; il ne peut rien vous acheter, il est encore, grâce à Dieu, en puissance de père et de mère... or, si vous lui vendez quelque chose à crédit, tant pis pour vous; ce sera à vos risques et périls, car il n'a pas de quoi vous payer...

— C'était bien la peine de nous déranger pour nous exposer à une pareille algarade! — dit le joaillier en remettant ses bijoux dans leur écrin.

Le marchand de chevaux, moins accom-

modant, reprit brutalement, en s'approchant de madame Dumirail :

— Moi je n'ai pas l'habitude d'être *fait au même,* je vous avertis, madame ! Le cocher de la baronne de Hansfeld est venu, hier, choisir dans mes écuries deux chevaux de selle pour votre fils ; le prix a été débattu et convenu : onze mille cinq cents francs, dont six mille francs pour le cheval bai doré et cinq mille cinq cents francs pour le cheval noir... Je pouvais vendre celui-ci ce matin... j'ai refusé, le croyant acheté... or, si le marché est rompu, j'exige une indemnité...

— Deux chevaux ! plus de onze mille francs ! — reprit madame Dumirail avec stupeur, ignorant à quel prix les chevaux anglais se vendaient à Paris et trouvant la somme exorbitante.

Puis faisant allusion à ce qu'elle regardait comme une *connivence* de la part de madame de Hansfeld à l'endroit de ce trafic, elle ajouta :

— Mais... mon Dieu !... cette femme s'en-

tend donc avec tous ces gens-là pour voler mon fils !...

Ces paroles échappées aux maternelles alarmes de madame Dumirail firent bondir Maurice. Il allait peut-être manquer de respect à sa mère, s'il n'eût entendu les marchands, furieux de l'accusation portée contre eux par la mère du jeune provincial, éclater contre elle en récriminations injurieuses.

— Nous traiter de voleurs !...

— Il paraît que c'est de la politesse à la mode de province !

— A-t-on vu cette vieille avare ! — s'écria M. Moïse, — cette vieille folle !...

Maurice, malgré son irritation contre sa mère, fut révolté de la grossièreté du marchand de chevaux, et d'un geste menaçant lui indiquant la porte :

— Sortez, monsieur... sortez à l'instant... J'irai chez vous afin de vous indemniser.

— A la bonne heure; sinon, en avant l'assignation !... — reprit M. Moïse.

Et s'adressant aux fournisseurs qui s'em-

pressaient de sortir après avoir remballé leurs marchandises :

— Eh bien, mes très-chers, en voilà de drôles de pratiques !... Décidément, il parait que *maman* ne veut pas que nous montions *à dada*.

— Messieurs, — reprit Maurice écrasé de confusion et s'adressant tout bas à ceux des fournisseurs qui s'éloignaient les derniers, — je suis désolé de ce qui vient d'arriver... je vous prie de me laisser vos adresses... je passerai tantôt chez vous...

— Ma foi, monsieur, bien obligé de la préférence, votre mère nous a dit que vous étiez hors d'état de nous payer... nous nous souviendrons de l'avertissement..., — répondit le marchand en sortant sur les pas de ses confrères et échangeant avec eux, en descendant l'escalier, des quolibets et de bruyants éclats de rire qui exaspérèrent Maurice.

Son valet de chambre, Simon, demeurait seul impassible dans un coin de la chambre, lorsque madame Dumirail l'avisant :

— Qui êtes-vous?... pourquoi restez-vous là ?

— J'ai l'honneur d'être au service de monsieur...

Et Simon fit un profond salut en s'inclinant du côté de Maurice.

— J'attends les ordres de monsieur...

— Allez-vous-en et ne revenez plus, — répondit brusquement madame Dumirail, — mon fils n'a point besoin de domestique... notre servante Josette nous suffit.

— Puisque mademoiselle Josette suffit au service de madame et de monsieur, j'ai l'honneur de présenter à madame et à monsieur mes humbles révérences, — répondit Simon d'un ton à la fois formaliste et narquois.

Puis il laissa seuls Maurice et sa mère.

XII

Madame Dumirail garda pendant assez longtemps un silence, que Maurice, agité de sentiments aussi pénibles que contradictoires, n'osait interrompre. Il vit sa mère, d'abord accablée par le chagrin, se laisser tomber presque anéantie dans un fauteuil ; puis cacher son visage entre ses mains, se recueillir profondément, et ensuite de cette longue méditation, il l'entendit

se parler ainsi à elle-même à demi-voix :

— Il faut s'y résoudre!... il n'y a pas d'autre parti à prendre... non... en mon âme et conscience... non ! devant Dieu qui me voit et m'entend, il n'y a pas d'autre parti à prendre... il le faut!

Maurice, frappé de l'accent solennel des paroles prononcées par sa mère, cherchait à en pénétrer sens, lorsqu'il la vit se lever en répétant :

— Il le faut!... il le faut!...

Madame Dumirail, s'approchant de la cheminée, agita vivement le cordon d'une sonnette. Bientôt Josette parut; sa maîtresse lui dit :

— Priez le maître de l'hôtel de monter.

— Oui, madame, — répondit la servante.

Elle sortit.

Le même silence continua de régner entre Maurice et sa mère, pendant les quelques moments que dura l'absence de Josette, qui bientôt revint avec l'hôtelier. Madame Dumirail s'adressant à lui :

— Monsieur, avez-vous fait reconduire

chez ma belle-sœur, à l'ambassade de Naples, la voiture qui nous a amenés ici?

— Non, madame... cette voiture est encore sous la remise...

— Tant mieux...

Et regardant la pendule, madame Dumirail ajouta :

— Il est dix heures... vous voudrez bien faire demander des chevaux de poste pour midi précis.

— Madame... ils seront ici à l'heure dite...

— Je vous prie de m'envoyer tout à l'heure le compte de ce que je vous dois pour nos dépenses depuis notre arrivée dans l'hôtel...

— Madame va donc déjà quitter Paris?

— Oui, monsieur.

— Madame aura sa note dans un quart d'heure, — répondit l'hôtelier en sortant.

Maurice, muet de stupeur en entendant les paroles de sa mère, ne savait s'il veillait ou s'il rêvait.

— Josette, — poursuivit madame Dumirail, — vous allez tout de suite vous occuper des préparatifs de notre départ ; mademoiselle Jeane vous aidera...

— Faire vos malles!... serait-il Dieu possible!... — balbutia Josette à qui la surprise et la joie coupèrent un moment la parole. — Pardon, madame, j'étouffais de plaisir!... Quoi! nous retournerions au Morillon!... Quel bonheur!... le temps me dure déjà fièrement dans la grand'ville!... Vraiment! madame... nous partons?

— Oui, ma bonne Josette...

— Eh bien, madame, cela ne devrait pas m'étonner... figurez-vous que j'avais rêvé que...

Le tintement de la sonnette de la porte extérieure de l'appartement interrompit la servante.

— On sonne, — dit madame Dumirail. — Josette, allez ouvrir, et si par hasard c'était une visite pour moi, peut-être M. de Morainville, — pensait la mère de Maurice, — priez mademoiselle Jeane de recevoir cette

personne... j'irai tout à l'heure rejoindre ma nièce...

La servante quitta la chambre afin d'obéir aux ordres de sa maîtresse, et celle-ci se recueillit pendant un moment avant que d'avoir avec son fils un entretien dont elle pressentait l'extrême gravité.

XIII

Maurice, abasourdi de la soudaine résolution de madame Dumirail, lui dit avec un accent de surprise profonde :

— L'ai-je bien entendu, ma mère... vous songeriez à déjà quitter Paris ?

— Mon fils, écoutez-moi, — reprit madame Dumirail d'une voix grave et émue, sans répondre à l'interrogation de Maurice. — Je ne vous demanderai pas où vous avez

passé la nuit; je ne vous parlerai pas de vos projets de folle dissipation, entre autres de cet achat de deux chevaux du prix de onze mille francs et plus! Non, je me tairai, je ne vous ferai aucun reproche; je vous dirai seulement et simplement de ceci : Mon fils, vous êtes malade, dangereusement malade... il faut avant tout et au plus tôt vous guérir... vous enlever le plus tôt possible à une atmosphère malsaine, corrompue, mortelle peut-être... voilà pourquoi avant deux heures nous aurons quitté Paris...

— Si je vous comprends bien, ma mère, vous et Jeane vous voulez retourner au Morillon ?

— Oui, nous retournons dès aujourd'hui au Morillon, moi, Jeane et vous...

— Moi?

— Vous.

— La volonté de mon père est formelle.. il désire que j'embrasse la carrière diplomatique... et...

— Vous renoncerez à la carrière diploma-

tique, voilà tout... il n'y aura pas grand mal à cela.

— Pardon, mon père désire que je suive cette vocation...

— Nous trouverons votre père au Morillon; il approuvera le parti que je prends.

— Mais, encore une fois, je...

— Vos objections, mon fils, sont complétement inutiles... je ne leur accorderai pas la moindre attention, parce que vous ne jouissez pas, quant à présent, de la plénitude de votre raison.

— Permettez, ma mère, je...

— Vous ne jouissez pas, quant à présent, de la plénitude de votre raison, je vous le répète... voilà pourquoi mon indignation fait place à la pitié; voilà pourquoi je vous plains; voilà pourquoi je veux vous guérir de votre aberration passagère... et, grâce à Dieu, après un mois de séjour dans nos montagnes, vous aurez recouvré votre bon sens...

— Je possède toute ma raison, ma mère; je vous le prouve en avouant mes torts, en

vous demandant pardon, mille fois pardon de la cruelle inquiétude où je vous ai jetée en demeurant absente toute la nuit; je regrette d'avoir songé à des dépenses exagérées, il faut excuser un moment d'entraînement; je me contenterai des cent francs par mois que vous m'accordez; je me bornerai à des désirs raisonnables; je me livrerai assidûment aux travaux de ma nouvelle carrière; je m'efforcerai, en un mot, de vous faire oublier les seuls chagrins que je vous ai causés jusqu'à présent. Je vous demande seulement de m'accorder la liberté dont doit jouir un jeune homme de mon âge, et de cette liberté je vous promets de ne pas abuser...

— Est-ce tout ce que vous avez à me dire là-dessus?

— Oui, ma mère.

— Eh bien, je vous engage de vous occuper de vos préparatifs de voyage. Rappelez-vous que nous partons à midi.

— Ainsi, ma mère, telle est votre inflexible réponse à l'aveu de mes torts... à ma pro-

messe de vous épargner à l'avenir tout sujet de plainte à mon égard?

— Je ne puis ajouter aucune foi à vos promesses. Il est un seul moyen de vous sauver de vous-même : c'est de vous soustraire de suite aux tentations mauvaises; aussi, allons-nous quitter Paris sur-le-champ.

— Ma mère... il m'en coûte de vous désobéir... mais je suis résolu d'attendre ici l'arrivée de mon père et de me soumettre à sa décision...

— Mon fils!... mon fils!... prenez garde!...

— Je vous le répète, je suis résolu d'attendre ici l'arrivée de mon père... rien ne pourra changer ma volonté.

— Malheureux enfant!... vous voulez donc me pousser à bout! — s'écria madame Dumirail exaspérée par la douleur; — vous ne comprenez donc pas qu'il est des reproches devant lesquels reculent la dignité, la pudeur d'une mère! Il me faut donc encore prononcer un nom qui jamais n'aurait dû

souiller mes lèvres... le nom de cette abominable créature!...

— Ma mère!... cet outrage...!

— Répondez... Avant-hier... la connaissiez-vous cette madame de Hansfeld?

— Non, sans doute...

— Et, d'où sortiez-vous ce matin?

— Ma mère... je...

— Je vous demande d'où vous sortez ce matin... mon fils?

— Je ne saurais... vous... je...

— Vous sortez de chez cette femme! Osez le nier?... Non, non, votre silence est un aveu... Ainsi... avant-hier, cette femme vous était inconnue... et, ce matin... vous quittiez sa demeure... Peut-on pousser plus loin le cynisme de la corruption, l'audace des mauvaises mœurs?

Maurice, atterré par ces dernières paroles, baissa la tête, et, pour la première fois, malgré son inexpérience, il réfléchit à l'etrange facilité de sa *conquête*.

Madame Dumirail, guidée par son bon sens, poursuivit ainsi :

— Oh ! je le sais, cette femme est riche... titrée... il n'importe! car je vous défie de sortir de cette odieuse alternative : ou bien... cette créature, en se livrant ainsi à vous, se montre profondément méprisable... ou bien... elle veut, dans je ne sais quel méchant dessein, faire de vous son jouet, sa victime, peut-être ! Ah ! l'instinct de ma tendresse pour vous ne me trompe pas !... Malheureux enfant !... oui, oui... ou vous êtes épris d'une femme aussi éhontée que la plus vile des courtisanes, ou vous êtes la dupe de quelque dangereuse machination !...

Un éclair de raison se fit jour à travers le trouble de l'esprit de Maurice ; sa candeur égalait encore sa modestie. Frappé du dilemme de sa mère, il se demanda de nouveau, non plus avec curiosité, mais avec une sorte de crainte, comment, en effet, une femme telle que madame de Hansfeld avait pu tomber subitement amoureuse de lui, rustique campagnard ? Il se souvint du refus opiniâtre qu'elle lui avait opposé lors-

qu'il lui demandait d'expliquer par quel moyen elle se trouvait si exactement informée de ce qui le concernait. Antoinette lui inspira donc pour la première fois un vague sentiment de défiance et d'appréhension ; puis, durant ce retour passager à la raison, il songeait à ces projets d'achat, aux fournisseurs, à ces chevaux, à ces domestiques et autres ruineuses dépenses auxquelles l'engageait madame de Hansfeld sous pretexte de *nécessaire,* et qu'il devait solder grâce à son emprunt usuraire, remboursable à la mort de son père.

Ces pensées diverses, ces regrets, ces frayeurs, jointes à l'influence maternelle pendant si longtemps toute-puissante sur Maurice, éveillèrent en lui quelques remords; ils se trahirent sur ses traits assombris.

Madame Dumirail, remarquant ce symptôme, en conçut un vif espoir; la sévérité de sa physionomie fit place à la plus tendre émotion et les yeux noyés de pleurs, elle s'écria en se jetant au cou de son fils :

— Mon enfant!... je te jure... crois-en mes pressentiments... je te sauve d'un grand danger en t'enlevant d'ici...

— Hélas! peut-être avez-vous raison, ma mère!...

— Sois-en certain, car je ne suis pas seule à trembler... Jeane partage mes craintes, comme elle a partagé mes larmes!... Si tu savais quelle nuit nous avons passée... La pauvre enfant a tant pleuré... tant pleuré... qu'elle est aussi changée que je le suis... Enfin, mon ami, je n'ajouterai qu'un mot... regarde-moi... regarde-moi bien...

Maurice, depuis son retour au logis et sous le coup d'impressions diverses, avait pour ainsi dire à peine osé envisager sa mère en face; il leva donc et arrêta longtemps ses yeux sur madame Dumirail; Bientôt il fut étonné, attendri et alarmé de l'incroyable changement survenu depuis vingt-quatre heures à peine dans la physionomie de sa mère. Sa pâleur, ses joues creusées, marbrées; ses yeux caves, rougis

par les larmes, par l'insomnie, révélaient déjà les rapides progrès d'un profond chagrin. L'émotion de Maurice fut si vive, si poignante, qu'il fondit en larmes et s'écria :

— Oh ! pardon... ma mère... pardon, c'est maintenant seulement que j'ai conscience de la peine que je t'ai causée !

— Hélas ! mon ami, la souffrance réagit d'autant plus cruellement sur moi, que pendant vingt ans ma vie a été aussi paisible qu'heureuse ; aussi, je te le demande, si mes angoisses d'hier, de cette nuit, de ce matin devaient se renouveler souvent, dis, crois-tu qu'il me resterait beaucoup de jours à vivre ?...

— Grand Dieu ! ma mère ! !

— Mon pauvre enfant, avant trois mois, tu conduirais mon cercueil au cimetière !

Ces simples et navrantes paroles allèrent si douloureusement au cœur de Maurice que, se jetant éperdu dans les bras de madame Dumirail, il s'écria :

— Ah ! tu dis vrai, ma mère... fuyons Paris... j'ai peur... Oh ! passer ma vie auprès

de toi, de mon père et de Jeane... voilà mon seul vœu maintenant!

— Dans une heure, nous serons en route pour nos montagnes, cher enfant bien-aimé. Tu n'étais qu'égaré, te voici revenu à nous pour toujours! — répondit madame Dumirail avec effusion, en couvrant son fils de caresses; puis elle ajouta: — Tiens, la voilà, ta Jeane... ta fiancée... le ciel l'envoie... elle a partagé mon chagrin, elle va partager mon bonheur... elle sera trop heureuse pour ne te pas pardonner ce qu'elle a souffert!

La jeune fille entrait, en effet, à ce moment, et Maurice, encore sous l'empire de ses bonnes résolutions, s'élançait au-devant de sa fiancée, afin de tomber à ses genoux et d'implorer son pardon; mais il resta pétrifié à l'aspect et aux premières paroles de la jeune fille.

Ces paroles furent-celles-ci:

— Notre cher et aimable cousin San-Privato, avec qui j'ai eu l'extrême plaisir de m'entretenir tête à tête depuis son arrivée, désirerait vous voir, ma bonne tante...

XIV

Jeane en s'empressant d'apprendre à Maurice « qu'elle venait d'avoir le plaisir d'entre
» tenir tête à tête son cher et aimable cou-
» sin San-Privato, » avait médité, pesé, accentué chacune de ces paroles, afin que chacune d'elles fît au cœur ou à l'orgueil de son fiancé une cruelle blessure.

Il en fut ainsi...

Maurice, malgré l'enivrement sensuel

provoqué en lui par madame de Hansfeld, éprouvait toujours pour Jeane ce chaste et premier amour que rien ne pouvait oublier, que rien n'égale ni ne remplace, et dont presque toujours le pur et doux souvenir survit à toutes les corruptions, surnage à tous les désordres. Aussi cet amour s'était-il réveillé plus vif, plus tendre que jamais, lorsque le jeune homme avait pris la ferme résolution de fuir Paris et ses entraînements, et de regagner le Morillon, ne doutant pas d'obtenir de Jeane le pardon d'un moment d'égarement. Il voyait dans son mariage avec elle la récompense, la consécration de son retour au bien... Or, que l'on imagine sa jalousie, son désespoir, lorsqu'il entendit soudain Jeane s'exprimer en termes si affectueux, si coquets à l'égard de San-Privato qu'il redoutait, qu'il exécrait à tant de titres!

Ce n'est pas tout.

Maurice, en songeant aux alarmes, au mortel chagrin que son absence nocturne et son infidélité devaient causer à Jeane,

s'attendait à la trouver pâle, éplorée, abattue par l'inquiétude, par la jalousie... Loin de là, la jeune fille lui apparaissait plus belle que jamais, parce que, trop peu observateur pour pénétrer au delà de l'épiderme, au delà de l'apparence, et ne pouvant sonder l'âme de la jeune fille, il n'était frappé que des dehors. En effet, sa démarche, son attitude, le port altier de sa tête, l'insolente ironie de son sourire, ne ressemblaient en rien à l'accablement de la douleur que, selon Maurice, elle devait éprouver. Un coloris fébrile remplaçait la fraîcheur rosée de son teint; ses yeux bleus, dont le riant azur semblait assombri, étincelaient des joies d'un triomphe cruel, car, ignorant encore les sages résolutions de Maurice, elle lui rendait coup pour coup... San-Privato la vengeait de madame de Hansfeld.

Hélas! la douleur accomplit aussi de subites métamorphoses!

Jeane n'était déjà plus la candide enfant, la gaie faneuse du Jura, ou la vaillante fian-

cée luttant contre l'attrait éphémère que lui inspirait San-Privato, et, victorieuse dans cette lutte, redoublant de tendresse, d'amour pour Maurice. Non, Jeane, exaspérée par les tortures de la jalousie, par l'indignation de sa fierté blessée, par les dédains outrageants, par la noire ingratitude de son fiancé, qu'au fond de l'âme elle ne pouvait encore désaimer, Jeane sentait soudain s'éveiller par la souffrance et sourdre en elle ces mauvais instincts devinés par Charles Delmare ; à savoir : — un orgueil inexorable, lorsqu'on l'avait blessé méchamment ; un ardent besoin de vengeance, assouvie à tout prix, sans scrupule, sans souci des moyens, lorsque cette vengeance pouvait être considérée comme une juste représaille, quoiqu'elle pût devenir ainsi le prétexte des plus funestes écarts ; une déplorable tendance à rendre la généralité solidaire du mal que quelques-uns nous ont fait, de sorte que l'on se montre aussi impitoyable pour les bons que pour les méchants ; enfin, Jeane devait surtout céder à

cette défaillance qui, à la première épreuve, nous porte à dire : « J'ai pratiqué le juste et
» le bien ; j'ai accompli loyalement, vaillam-
» ment mes devoirs ; je me suis dévoué,
» sacrifié ; tous les maux se sont appesantis
» sur moi ; j'ai été payé de la plus noire in-
» gratitude ! Je ne tomberai plus dans cette
» niaise erreur ! Il faut choisir en ce monde :
» être dupe ou fripon, victime ou bour-
» reau... Soyons bourreau ! »

Telles devaient de plus en plus visiblement se manifester, chez Jeane, les conséquences de sa jalousie et de ses justes griefs contre Maurice. Certaine de ne pouvoir plus cruellement se venger de lui qu'en affectant de subir de nouveau l'attrayante influence de San-Privato, elle ne luttait plus contre le penchant fatal, se croyant toujours maîtresse de le refréner à temps.

La vengeance de Jeane devait dépasser ses prévisions. Elle ignorait, nous l'avons dit, le revirement salutaire opéré dans l'esprit de Maurice à la voix de sa mère et à la pensée du chagrin mortel où son inconduite

plongeait sa fiancée... mais lorsqu'il la vit apparaître souriante, ironique et dédaigneuse ; mais lorsqu'il l'entendit se féliciter du plaisir extrême qu'elle venait d'avoir à entretenir tête à tête son cousin San-Privato, les bonnes résolutions de Maurice s'évanouirent : il se révolta contre l'idée d'aller dans la retraite vivre avec Jeane, qui osait lui avouer le retour de sa sympathie pour un homme qu'elle écrasait naguère de ses mépris, après avoir ressenti pour lui un attrait dont elle rougissait comme d'une honte.

Le sort en fut jeté.

Maurice, un moment encore indécis entre le bien et le mal, entre l'influence de sa mère et l'influence de madame de Hansfeld, s'abandonna aveuglément sans réserve à cette dernière, et par entraînement sensuel, et dans l'espoir de porter à Jeane un coup aussi affreux que celui dont elle le frappait elle-même.

XV

« — Notre cher et aimable cousin San-
» Privato, avec qui j'ai eu le plaisir de m'en-
» tretenir depuis son arrivée... désirerait
» vous voir, ma bonne tante. »

Telles avaient été les paroles de Jeane à madame Dumirail. Celle-ci les entendit à peine, absorbée qu'elle était par la pensée de l'heureux revirement opéré dans les projets de son fils ; aussi s'écria-t-elle :

— Jeane... réjouis-toi... nous partons tout à l'heure, avec Maurice, pour le Morillon, et, grâce à Dieu, nous ne quitterons plus notre chère retraite ! Réjouis-toi, mon enfant.

— Ma mère, vous réjouissez fort peu mademoiselle Jeane en lui annonçant notre départ de Paris : elle serait ainsi trop privée du charme infini de ses entretiens et de ses tête-à-tête avec notre aimable cousin San-Privato, — reprit Maurice, pâle de rage et avec un accent d'ironie amère ; — or, comme il m'est impossible, à moi, de renoncer, de mon côté, au charme infini de mes entretiens et de mes tête-à-tête avec madame de Hansfeld... vous trouverez bon, ma mère... que décidément je reste à Paris.

— Maurice ! — s'écria madame Dumirail, suffoquée de stupeur, ne voulant pas croire à ce qu'elle entendait, — que signifie... ?

— Cela signifie, ma tante... que Maurice n'a jamais eu sérieusement l'intention de

retourner au Morillon..., — reprit Jeane. — M. Maurice vous sacrifie... je ne parle pas de moi... il n'a plus, Dieu merci, le droit ou le pouvoir de me sacrifier à personne... M. Maurice vous sacrifie indignement, ma tante, à l'estimable créature que vous savez.

— Tais-toi, Jeane... il n'y a qu'un instant, avant ta venue, Maurice était décidé à partir... tu es un *porte-malheur!*... — s'écria madame Dumirail, éperdue d'angoisse; puis, s'adressant à son fils, suppliante, désolée : — Mon enfant... rappelle-toi ta promesse, rappelle-toi ce que je t'ai dit... Je ne pourrais longtemps résister à tant de secousses, à tant d'angoisses... je mourrais à petit feu... et avant trois mois tu conduirais mon cercueil au cimetière...

En ce moment, Albert San-Privato parut à la porte de la chambre, laissée ouverte par Jeane, et entra en disant à madame Dumirail :

— Je suis peut-être indiscret, ma chère

tante... mais... dans mon empressement à vous voir... je...

— Ah! la vue de cet homme m'est affreuse... je ne pourrais rester maître de moi! — s'écria Maurice, exaspéré par la présence de son cousin.

Et il sortit précipitamment de la chambre, suivi de sa mère, qui, presque folle de douleur en voyant la ruine de ses dernières espérances, courut sur les pas de son fils en criant :

— Maurice... Maurice... écoute-moi!

Jeane et Albert restèrent seuls.

XVI

San-Privato, en rival habile, ne parut pas se réjouir de la déception dont Jeane se voyait victime, car il eût ainsi semblé lui dire : « — Au Morillon, mon seul crime a » été de vous aimer... vous m'avez accablé » de votre mépris... vous m'avez outrageu- » sement sacrifié à Maurice... Aujourd'hui, » jugez entre lui et moi. » — Non, San-Privato ne commit pas cette faute ; il possédait

une trop grande connaissance du cœur humain, et il ne supposait pas que l'amour de Jeane pour Maurice fût subitement éteint dans l'âme de la jeune fille. Sa jalouse exaspération, la cruauté même de sa conduite, sa sympathie affectée, exagérée pour Albert, témoignaient au contraire de la vitalité du sentiment qu'elle éprouvait, de même que les déchirements de la douleur témoignent de la vitalité du corps...

San-Privato savait aussi que les personnes d'une nature aussi nerveuse, aussi passionnée, aussi violente que celle de Jeane, sont exposées fatalement à des surprises de plusieurs sortes; il n'ignorait pas la singulière attraction qu'il exerçait sur elle. Il ne voulut rien livrer aux chances du hasard et *joua*, ainsi que l'on dit vulgairement, *son jeu serré.*

La charmante figure du jeune diplomate, lorsqu'il demeura seul avec Jeane, se voila de tristesse, et, d'une voix touchante, il dit à sa cousine :

— Si vous saviez combien je suis désolé

de ce que tout à l'heure vous m'avez appris, dans la première explosion de votre juste indignation!... Serait-il vrai?... Maurice, à peine arrivé à Paris, Maurice vous aurait déjà oubliée?... Non... non... c'est impossible... Jeane... il vous aime toujours... il cède à un entraînement passager... il vous reviendra lorsque...

— Oui, lorsqu'il sera honteusement dupé ou chassé par cette femme..., — reprit amèrement Jeane. — Mais assez parlé de lui... cela me fait mal... Parlons de vous... cher cousin... J'ai été, je le reconnais maintenant, j'ai été, au Morillon, injuste, dure, cruelle... à votre égard... je veux obtenir de vous le pardon de tant d'iniquites... Vous viendrez nous voir souvent, n'est-ce pas... bien souvent, afin que Maurice vous rencontre?... Il sera furieux!

— Je me garderai bien, au contraire, ma chère Jeane, de vous faire de fréquentes visites...

— Pourquoi cela?

— Parce que je désire éviter autant que

possible les occasions de me rapprocher de vous... trop dangereuse cousine...

— C'est peu galant...

— Mais c'est fort sage... A quoi bon vous voir ?... A réveiller en moi une passion absurde, folle, dont je suis parvenu à grand'-peine à triompher?

— Vraiment... déjà?...

— Oui, Jeane...

— C'est bien prompt, cher cousin... J'ai du malheur... J'aurai été oubliée par vous presque aussitôt que... par Maurice.

— Que voulez-vous !... je n'ai pas l'habitude de me heurter longtemps aux impossibilités. La douleur du premier choc... me rappelle à moi-même.

— Ainsi, cette passion irrésistible, fatale, qui, disiez-vous, ne devait finir qu'avec votre vie...?

— De cette passion, ma chère Jeane, le bon sens a eu raison. La mémoire de ce que j'ai souffert me préservera de souffrances nouvelles...

— Certaines souffrances sont, cependant,

dit on, parfois fécondes, mon cher cousin... elles peuvent éveiller la compassion dans les âmes généreuses.

— Être aimé par pitié... me semble le comble de l'humiliation.

— Et... être aimée par vengeance?

— Je n'ai, ma cousine, à me venger de personne...

— Pas même de Maurice?...

— Il vous méconnaît, Jeane, il dédaigne un trésor... je suis vengé.

— Vous êtes véritablement un modèle de charité évangélique, mon cousin... vous pratiquez avec une humilité toute chrétienne l'oubli des plus sanglants outrages, — reprit Jeane avec amertume; puis s'efforçant de prendre un accent de coquetterie provoquante: — Je vous croyais plus audacieux; certains souvenirs que je devrais fuir au lieu de me les rappeler trop complaisamment peut-être, me donnaient à penser que la hardiesse de votre esprit égalait...

— Tenez, Jeane, — reprit San-Privato, interrompant sa cousine, — parmi vos qua-

lités, il en est une que j'admire entre toutes : c'est votre franchise. Soyez donc sincère... je vous ai inspiré un attrait passager; vous l'avez dominé... il n'existe plus... vous ne m'aimez pas, vous ne pouvez m'aimer, vous ne m'aimerez jamais... A quoi bon ces adorables coquetteries, chère cousine? A m'abuser par une fausse espérance... à me faire croire qu'un jour vous pourrez m'aimer. Non, non... et, selon mon habitude, je lis dans votre cœur plus clairement que vous n'y lisez vous-même.

— Et que lisez-vous, s'il vous plaît, dans mon cœur?

— Vous aimez toujours Maurice.

— Juste ciel!

— Vous aimez toujours Maurice, ma pauvre Jeane!

— Vous me croyez donc bien lâche!

— Je vous crois aussi lâche qu'il est possible de l'être en amour... aussi lâche que je l'étais... moi qui vous aimais malgré moi, malgré les dédains, les outrages dont vous m'accabliez au Morillon.

— Je vous le répète, Albert, — reprit Jeane pouvant à peine se contenir, — je serais la dernière des femmes, si j'aimais encore Maurice.

— Eh bien... pour parler votre langage, ma pauvre cousine, vous êtes la dernière des femmes.

— Moi! l'aimer encore! — s'écria Jeane poussée à bout par les contradictions calculées d'Albert; — mais vous ne savez donc pas de quoi je serais capable pour me venger, si...

Jeane se tut, reculant d'épouvante devant la pensée qui surgissait dans son esprit. Madame Dumirail, en ce moment, rentrait éperdue, sanglotant et s'écriant :

— Plus d'espoir... plus d'espoir...

XVII

Madame Dumirail se laissa tomber presque anéantie dans un fauteuil, et, continuant de pleurer, murmura d'une voix presque défaillante :

— En vain j'ai suivi mon fils jusque dans la rue, en vain je l'ai supplié de m'écouter... il a disparu... Il est maintenant perdu pour moi, à jamais perdu !... il va de nouveau subir l'empire de cette indigne créature.

— Ma tante, — dit Jeane, touchée de l'affliction de madame Dumirail et se rapprochant d'elle, — de grâce, calmez-vous... croyez à mon dévouement... à ma tendresse...

— Laissez-moi... c'est votre faute, à vous, s'il a renoncé au projet de quitter Paris! c'est votre faute, à vous, s'il est perdu! — s'écria madame Dumirail, exaspérée jusqu'à l'injustice par le désespoir et repoussant Jeane d'un geste courroucé. — Mon fils était revenu complétement à moi... vous paraissez... vous parlez... il m'échappe. Ah! quelle fatale influence est donc la vôtre!... C'est depuis que mon malheureux enfant a songé à vous épouser que nos chagrins ont commencé.... et pourtant, nous vous avons toujours traitée comme notre propre fille! Est-ce là, grand Dieu, la récompense qui nous était réservée!...

— Ma tante, oh! ma tante! — s'écria Jeane, pâle et frémissante de douleur et d'indignation, — voilà de cruelles paroles, et jamais je ne...

La jeune fille n'acheva pas ; les sanglots la suffoquèrent. En vain son indomptable fierté se révoltait contre les larmes que lui arrachaient les reproches injustes et humiliants que lui adressait madame Dumirail ; et, aigrie, ulcérée par la douleur, elle cacha sa figure dans son mouchoir, tandis que San-Privato, tressaillant d'une joie sinistre en remarquant ce premier germe de discorde semé entre madame Dumirail et sa nièce, s'empressa de lui dire d'une voix doucereuse :

— Ma chère cousine, ne vous affligez point ainsi sans raison ; ma tante n'a pu avoir, n'a pas eu un seul instant l'intention de vous humilier cruellement en semblant se faire un mérite des soins qu'elle a pris de votre première jeunesse ; ce n'est pas un service que l'on vous a rendu, non, non ; l'on a accompli envers vous l'un des devoirs les plus sacrés de la famille : ma chère tante ne me démentira pas. Et, d'ailleurs, ce devoir, si les circonstances ne l'eussent voulu, ma mère l'aurait rempli avec autant d'empres-

sement que de bonheur... au besoin, elle le remplirait encore..., — ajouta San-Privato en appuyant sur ces derniers mots; — et si jamais vous quittiez cette maison, nous nous estimerions très-heureux, ma mère et moi, de pouvoir vous offrir une modeste hospitalité.

Jeane, pour la première fois, blessée dans sa dignité par les injustes récriminations de madame Dumirail, essuya les traces des larmes dont elle avait honte, et, d'un regard touchant, remercia San-Privato de son offre hospitalière.

Madame Dumirail, absorbée par le redoublement de craintes que lui inspirait son fils, n'avait prêté qu'une oreille distraite aux dernières paroles de San-Privato, et revenant bientôt à ses sentiments d'équité ordinaire, elle dit à sa nièce, en lui tendant la main :

— Ma pauvre enfant, j'ai été envers toi brusque, injuste tout à l'heure, n'est-ce pas?

— Oui, ma tante, — reprit Jeane d'une

voix altérée, redressant son fier et beau visage, — vous m'avez cruellement blessée...

— Pardonne-moi.

— Je vous pardonne, ma tante; mais, malgré moi, je ressentirai longtemps la blessure.

— J'ai eu tort... je m'accuse... mais si tu savais, mon Dieu, ce que je souffre!

Et, s'interrompant, madame Dumirail, après un moment, reprit avec un accent de douloureuse révolte contre la fatalité des faits:

— Mais c'est impossible! mais je ne veux pas laisser mon fils ainsi courir à sa perte! mais il doit y avoir des lois pour empêcher les mauvaises femmes, quoiqu'elles soient riches et baronnes, de débaucher les jeunes gens, de les pouser à leur ruine! il doit exister une autorité, des magistrats à qui m'adresser! il y a bien, enfin, une justice au monde! On ne peut pas laisser une mère désarmée contre les désordres de son fils!... Je lui défends de sortir, il sort... je le supplie de rester près de moi, il ne m'écoute

pas !... Qu'est-ce que je peux faire à cela, moi? Réponds-moi donc, toi, Albert! tu connais Paris, conseille-moi donc; mes prières, mes ordres, mes larmes sont inutiles... quel pouvoir invoquer?... mon Dieu! mon Dieu !... Faut-il donc que j'aille supplier à genoux cette madame de Hansfeld de me rendre mon fils !

— Quoi ! ma tante, — dit San-Privato, feignant la surprise, — la femme dont il s'agit est la baronne de Hansfeld?

— Oui... La connais-tu ?

— De renom... seulement... mais, juste ciel ! quel renom !

— Tu m'effraies !

— Cette femme sans mœurs, avide, enrichie par le vice, et d'une beauté merveilleuse, est l'une des plus dangereuses courtisanes de Paris.

— Hélas! mon Dieu.. cela m'explique l'entraînement de mon malheureux enfant...

— Plaignez-le, ma tante, — reprit Jeane avec une ironie amère. — Il faut excuser en

lui, n'est-ce pas... l'erreur du jeune âge, d'un tendre cœur?

— Tiens, Jeane, tu es impitoyable! — reprit madame Dumirail; — crois-tu que c'est ainsi que nous ramènerons Maurice à nous?

— Le ramener à nous...? — dit la jeune fille. — Ah! je ne...

— Mais, ma tante, — se hâta de reprendre San-Privato en interrompant Jeane, — comment Maurice a-t-il fait connaissance avec madame de Hansfeld?

— Elle lui a écrit sous le prétexte d'acquérir notre domaine du Morillon.

— Comment donc a-t-elle été instruite de votre arrivée à Paris?

— Je l'ignore... il y a certainement là-dessous quelque perfide machination..., — reprit madame Dumirail avec une anxiété croissante. — Encore une fois, que faire? Mon fils court à sa perte avec une effrayante rapidité... Je vais écrire à mon mari de hâter son arrivée... mais il ne peut être ici que dans deux ou trois jours, à moins qu'il ne soit déjà en route, ce qui n'est pas pro-

bable... mais jusqu'au moment de la venue de mon mari... à qui recourir... pour exercer sur mon fils une influence efficace, puisque la mienne est impuissante...? — Et, réfléchissant, madame Dumirail ajouta : — Il n'y a plus à hésiter; seul, M. Charles Delmare peut encore avoir peut-être quelque action sur mon fils... je vais mander sur l'heure notre excellent ami, au risque de déplaire à mon mari...

— Que dites-vous, ma tante? — s'écria San-Privato frappé de stupeur, — M. Charles Delmare est à Paris?

— Oui, guidé par son affection pour nous, et ne prévoyant que trop les dangers auxquels pouvait être exposé Maurice... il est venu à Paris, dans l'espoir de nous être utile... Ah! Jeane... tu avais raison... j'ai trop tardé à lui écrire...

— Et maintenant, à quoi bon cette démarche? — reprit la jeune fille qui, sans se rendre clairement compte de la cause de ce changement, redoutait presque la présence de son *cher maître,* — où votre influence a

échoué, ma tante... l'influence de M. Charles Delmare échouera...

— Mon Dieu, Jeane... tu n'as que de mauvais présages à annoncer! — dit impatiemment madame Dumirail. — Il me reste une chance, je veux la tenter... Je vais prier M. Charles Delmare de passer ici sur-le-champ.

— Ah! ma tante, gardez-vous-en bien! — reprit San-Privato d'un ton mystérieux et pénétré, — vous ne pouvez, vous ne devez plus avoir le moindre rapport avec M. Charles Delmare.

— Pourquoi cela?

— Je venais, hélas! vous faire part d'une bien importante et bien triste découverte; mais votre affliction, vos alarmes à l'égard de Maurice m'ont distrait de ce que j'avais à vous apprendre au sujet de M. Delmare...

— Mais encore, de quoi s'agit-il?

— M. Delmare doit être désormais pour vous, ma tante... et surtout pour vous, Jeane, un objet d'éloignement, d'aversion invincible...

— Que dis-tu!... et quelle est la cause de cette aversion que nous devons avoir pour M. Delmare?

San-Privato soupira, parut se recueillir un moment et reprit :

— Ma tante... vous savez quelle a été la fin tragique du père de Jeane, notre oncle Ernest!

Et s'interrompant à un geste expressif de madame Dumirail qui lui imposait vivement silence... geste dont il feignit de ne pas comprendre la signification, San-Privato reprit :

— Plaît-il, ma tante?

— Mon Dieu...! — s'écria Jeane avec inquiétude, regardant tour à tour Albert et sa tante, — vous me cachez quelque chose?

— Quoi... Jeane... tu ignorais que ton malheureux père..., — reprit San-Privato, affectant une surprise extrême ; puis, se reprenant et s'adressant d'un air contrit vers madame Dumirail :

— Ah! ma tante... quelle fatale indiscrétion je viens de commettre sans le savoir...

— Quels souvenirs ! — murmura soudain Jeane en portant ses deux mains à son front. — Ma mère semblait toujours embarrassée, attristée, lorsque je lui parlais de mon père ; souvent elle ne répondait que par ses larmes... Ma tante et vous, mon cousin... je vous le demande en grâce... ne me cachez rien... Quel est ce douloureux secret ?

— Jeane... ma pauvre enfant... à quoi bon ?

— Ah ! ne craignez rien, — reprit la jeune fille avec un sourire navrant, — je suis aujourd'hui dans un jour de malheur !

— Aussi, chère enfant, je ne veux pas augmenter ton chagrin.

— Pourtant, ma tante... si pénible que soit cette révélation, — reprit San-Privato, — elle devient indispensable... N'allez-vous pas mander près de vous M. Charles Delmare ?

— Je n'ai plus d'espoir qu'en lui, en attendant l'arrivée de mon mari.

— Eh bien, je vous le répète, ma tante, il est maintenant impossible que vous rece-

viez M. Charles Delmare; tout se révolte en moi à la seule pensée de voir Jeane en présence de cet homme... maintenant que je sais...

— Achevez, Albert..., — dit vivement Jeane, — achevez...

— Il le faut, malheureusement... le devoir m'y oblige. Apprenez donc la vérité... Vous le savez, ma tante... le père de Jeane est mort... tué en duel.

— Tel était donc le funeste secret que me cachait ma mère..., — reprit Jeane, péniblement émue. — Ah ! je comprends maintenant la cause de son triste embarras, de ses larmes, lorsque je l'interrogeais sur mon père.

— Hélas! oui, telle a été sa fin tragique, pauvre enfant!

Puis, adressant un regard significatif à San-Privato, madame Dumirail ajouta :

— Cette triste fin a été d'autant plus déplorable, que la cause de ce duel était frivole...

La secrète pensée de madame Dumirail,

en attribuant à une cause frivole le duel dont avait été victime le père de Jeane, était de cacher à celle-ci le déshonneur de sa mère. San-Privato, n'ayant actuellement aucun intérêt à révéler à Jeane ce que sa tante voulait lui dissimuler, reprit :

— Rien de plus frivole, en effet, que la cause de ce malheureux duel...

— Mais enfin, — demanda madame Dumirail, — quel rapport peut-il y avoir entre ce duel et M. Charles Delmare?

— Quel rapport ? Ah ! ma pauvre cousine, du courage...

— Achevez...

— Cet homme que vous appeliez votre cher maître, à qui vous témoigniez autant d'estime que d'affection... cet homme...

— Cet homme?

— C'était, Jeane,... le meurtrier de votre père !...

— Grand Dieu ! — s'écria la jeune fille en frémissant. — Ah ! c'est affreux !... Oh ! l'affection que j'ai témoignée à cet homme, me

pèse, me pèsera toujours comme un remords!

— Mais c'est une erreur, — reprit vivement madame Dumirail, — mon beau-frère a été tué en duel par un étranger, par un peintre allemand, nommé Wagner...

— Sans doute, ma tante; mais ce prétendu Wagner n'était autre que M. Charles Delmare... Il avait alors pris ce faux nom, à propos de je ne sais plus quelle intrigue amoureuse...

— Est-il possible! — reprit madame Dumirail abasourdie; — es-tu bien certain, Albert, de ce que tu avances?

— Je l'affirme...

— Cependant, cela me semble à peine croyable, — reprit madame Dumirail d'un air de doute. — Quoi! M. Delmare, ayant la consience chargée du remords de ce meurtre... le meurtre du frère de mon mari... et qui, pis est... du père de Jeane!! aurait osé s'introduire chez nous... vivre dans notre intimité, sans qu'à chaque instant le souvenir de sa victime ne s'offrit à

sa pensée?... Non... non... c'est impossible!... M. Delmare est l'honneur, la loyauté même... il est incapable d'une pareille hypocrisie... elle serait horrible!...

— Horrible!... — reprit Jeane en tressaillant. — Lui, lui... le meurtrier de mon père... Ah! cette hypocrisie... redouble l'aversion... l'effroi que m'inspire maintenant cet homme...

— Mais, encore une fois, Albert, as-tu la preuve de ce que tu affirmes? — reprit madame Dumiral, — une preuve évidente... palpable?

— Ma tante... la circonstence est trop grave pour que je veuille laisser subsister l'ombre d'un doute dans votre esprit... Or, je ne pense pas que ce doute persiste... si M. Charles Delmare vous avoue lui-même qu'il a tué en duel notre oncle Ernest Dumirail.

— Certes... un pareil aveu détruirait tous les doutes.

— Cet aveu, ma tante... il le fera.

— Mais comment?

— Vous êtes certaine que M. Delmare est à Paris?

— Je le crois... car il m'a écrit qu'il serait ici presque en même temps que nous.

— Où demeure-t-il?

— Je l'ignore. Il m'a prié de lui adresser mes lettres poste restante.

— Écrivez-lui sur l'heure... engagez-le de se rendre chez vous le plus tôt possible, et lorsqu'il sera en présence, dites-lui soudain, sans transition, en le regardant en face : « M. Charles Delmare, on vous » accuse d'avoir tué en duel mon beau-frère » alors que vous portiez le nom de Wagner! » Jurez-moi votre parole d'honneur que le » fait est faux... je vous croirai... » Or, ma tante, vous entendrez la réponse de M. Delmare... il n'osera nier ce dont je l'accuse.

— S'il en est ainsi... de ma vie, je ne reverrai cet homme coupable d'une si opiniâtre et si noire hypocrisie!

— Un mot encore, ma tante : Si M. Delmare avait l'audace... car tout est possible.. s'il avait, dis-je, l'audace de nier ce que

j'affirme, je vous prouverais de la manière la plus évidente qu'il ment effrontément et qu'il est bien, hélas ! Jeane, le meurtrier de votre père.

— Je vais écrire sur-le-champ à M. Charles Delmare, — dit madame Dumirail en se levant... Je mettais en lui ma dernière espérance... pour le salut de mon fils... S'il me faut y renoncer... j'y renoncerai... mais alors que faire , que devenir en attendant l'arrivée de mon mari...? Ah! je le sens, je n'aurai jamais la force, le courage de lutter contre tant d'angoisses... je n'y survivrai pas.

Madame Dumirail sortit, en proie à une douloureuse agitation, laissant Jeane seule avec San-Privato.

XVIII

San-Privato observant attentivement Jeane, lui dit, après le départ de madame Dumirail :

— Vous devez être bien affligée d'apprendre que ce M. Delmare, pour qui vous aviez tant d'affection et de confiance, est le meurtrier de votre père?

— Si j'avais connu mon père, ce n'est pas seulement l'invincible éloignement que doit

maintenant m'inspirer M. Delmare que je ressentirais pour lui, ce serait de l'horreur, — répondit Jeane pensive. — Il fut un temps où la rupture de mes relations avec M. Delmare m'eût été très-pénible... mais, au risque de paraître ingrate, je l'avoue, cette rupture me laisse aujourd'hui presque indifférente...

— D'où vient ce changement, chère cousine?

— Peut-être de ce que je ne partage plus l'aversion dont vous poursuivait M. Delmare.

—Vraiment?

— Oui, ce qui autrefois, en vous, me déplaisait, Albert, me plait maintenant...

— Fi ! la moqueuse...

— Je suis sincère...

— Voulez-vous me forcer de vous rappeler vos dédains altiers, vos sarcasmes sanglants ?

— Tenez, mon cousin, — reprit la jeune fille après un moment d'hésitation, — il existe entre nous un malentendu...

— Lequel?

— Vous croyez avoir en votre présence la Jeane du Morillon, la fiancée de Maurice... c'est une erreur...

— Comment?

— Cette Jeane-là... est morte...

— Qu'est-ce à dire?

— Oui, — reprit la jeune fille d'un ton sardonique et amer, — oui, cette Jeane-là est morte... morte subitement en un jour et en une nuit de douleur! Pauvre créature! on peut, sinon la regretter, du moins la plaindre... elle était fidèle, dévouée, loyale et fière. Elle avait par instinct l'horreur du mal, à ce point qu'elle le devinait sous les dehors les plus séduisants. Voilà pourquoi vous lui causiez, Albert, autant de crainte que de répulsion à cette pauvre Jeane! voilà pourquoi elle luttait de toutes ses forces contre l'inexplicable attrait que vous lui inspiriez!... Épouse de Maurice, elle eût vécu, vieilli, heureuse et paisible près de lui, dans leur chère retraite; mais un jour, cette Jeane s'est vue soudain indignement

oubliée, trahie, sacrifiée... Alors, tout ce qu'il y avait en elle de bon, d'élevé, de généreux, s'est soudain flétri... Ainsi que dans nos montagnes il suffit d'une nuit de gelée précoce pour que les fleurs d'automne se dessèchent et meurent... oui, ainsi elle est morte subitement, cette pauvre Jeane, à qui vous causiez tant d'aversion et de crainte, mon cher cousin !

— Et quel est donc cette autre Jeane qui est devant moi? — reprit en souriant San-Privato. — Elle me semble peut-être plus belle que la défunte.

— Oh ! cette Jeane-là est... ou sera bientôt digne de vous apprécier selon vos mérites, Albert ; elle sourit de pitié en songeant à l'effroi que vous inspiriez à l'autre Jeane qu'elle regarde à peu près comme une sotte, car elle fuyait ce qui devait l'attirer...

— Voilà une prompte et inconcevable métamorphose.

— Prompte, oui ; inconcevable, non.

— Pourtant, chère cousine...

— Faut-il donc beaucoup de temps, beaucoup de réflexion pour se dire : A mon dévouement, à ma fidélité l'on a répondu par la trahison, par le dédain, par l'outrage... eh bien, je rendrai trahison pour trahison, dédain pour dédain, outrage pour outrage ! La méchante Jeane vengera sa sœur morte, parce qu'elle a été fidèle et loyale ! Que tant de candeur ou de niaiserie lui soit légère ! car, enfin, en songeant à quelle indigne créature elle a été sacrifiée, ne croirait-on pas que l'insolence, l'audace, le vice, donnent à la femme un empire que jamais elle n'obtiendra par la modestie, la résignation et la vertu !... S'il en est ainsi, assurons avant tout notre empire ! soyons reines ! et au lieu d'être esclaves du bien, régnons, s'il le faut, par le mal !

— C'est hardi !

— Mon langage vous étonne, Albert ?

— Beaucoup.

— Moi aussi, je suis étonnée de ces étranges pensées, ainsi que de bien d'autres qui depuis la trahison de Maurice naissent

en mon esprit... D'où me viennent-elles? Je ne sais ; mais du moins elles vous prouveront, je l'espère, que maintenant vous devez m'inspirer plus de sympathie que d'éloignement.

— Ah ! Jeane, Jeane! il me faut appeler toute ma raison à mon aide pour ne pas me laisser prendre au piége enchanteur de vos coquetteries !

— Moi... coquette?

— Quoi que vous disiez, je ne vous suis ni sympathique, ni odieux, ni indifférent...

— Que m'êtes-vous donc alors ?

— Je peux vous être utile.

— A quoi ?

— A vous venger de Maurice... Aussi vous efforcerez-vous de me tourner la tête en vous montrant à moi sous le piquant aspect de cette méchante Jeane... le plus ravissant démon qui puisse damner un honnête homme! Vous voulez me persuader que vous m'aimerez... un jour peut-être, et ainsi m'attirer souvent ici, afin d'exaspérer la jalousie de Maurice...

— Un pareil calcul...

— ... Est fort simple, chère cousine ; il faut seulement m'amener à continuer de jouer ce rôle de rival, commencé au Morillon .. vous m'avez, si cela se peut dire, sous la main... enfin, en raison des circonstances et de la haine qu'il me porte, la jalousie de Maurice peut devenir pour lui une torture atroce...

— Il ne m'aime plus. Il serait donc absurde à moi de songer à lui inspirer de la jalousie...

— Si désaffectionnés ou si infidèles qu'ils soient, les hommes souffrent toujours dans leur orgueil lorsque la femme qu'ils ont dédaignée les dédaigne à son tour. Maurice, quoiqu'il vous ait sacrifiée à madame de Hansfeld, n'en ressentira pas moins les tortures de la jalousie, surtout s'il me croit son rival... ainsi que vous voulez le lui donner à penser, dans l'espoir de le ramener à vous... car vous l'aimez encore, ma pauvre Jeane...

La jeune fille haussa légèrement les

épaules, se recueillit pendant quelques moments, et dit à San-Privato, en attachant sur lui un regard profond et scrutateur :

— Albert, si vous m'aviez encore aimée, auriez-vous voulu de moi pour votre femme?...

FIN DU SIXIÈME VOLUME.

NOUVELLES PUBLICATIONS :

DUMAS. Mémoires (d'Alex.). 20 v.
El Salteador . . . . 5 v.
La comtesse de Charny . 14 v.
Catherine Blum . . . . 2 v.
Isaac Laquedem, parus . 5 v.
Le Pasteur d'Ashbourn . 6 v.
Le capitaine Richard . . 5 v.

MONTÉPIN. Confessions d'un Bohême . . . . . . 4 v.
Le vicomte Raphaël . . 3 v.
Les Oiseaux de nuit . . 5 v.
Les premières noces . . 2 v.
La reine Émeraude . . 5 v.
Un roi de la mode. . . 2 v.
Le fil d'Ariane . . . 2 v.
Le château des Fantômes. 5 v.
Sœur Suzanne . . . . 4 v.

MAURAGE. Madame de Châteaubriant . . . . 5 v.
La duchesse d'Étampes . 5 v.
Diane de Poitiers. . . 5 v.
La marquise de Rumini . 2 v.

MIRECOURT. Ninon de Lenclos 6 v.

ULBACH. Suzanne Duchemin 2 v.

PONSON DU TERRAIL. Diane de Lancy . . . . . . 2 v.

MÉRY. Une histoire de famille 2 v.

HARRISON AINSWORTH. La chambre étoilée . . . 5 v.

MAZET-LEBÈGUE (Mme). La fille d'honneur . . . 5 v.

J. LEBÈGUE ET ANQUETIL. Monsieur Benoit . . . . 4 v.

MAYNE-REID. Les chasseurs de Chevelures . . . . 4 v.

C. BERTON. Gaston et Marie. 1 v.

E. GAUDIN. Le capitaine Plouéven . . . . . 2 v.

J. DE SAINT-FÉLIX. Les nuits de Rome . . . . . 2 v

A. PICHOT. Contes de Charles Dickens . . . . . 1 v.

BAZARD. Aventure en Russie 1 v.

A. RUBERT. Jean qui pleure et Jean qui rit . . . 2 v.
Le lord de l'Amirauté. . 5 v.

H. DE KOCK. Les confessions d'une jolie femme . . 2 v.
Les Lorettes vengées . . 2 v.
Minette. . . . . . . 2 v.

P. DE KOCK. Les Étuvistes . 3 v.
Un Monsr très-tourmenté. 2 v.
La Mare d'Auteuil. . 5 v.

CHAMPFLEURY. Madame d'Aigrizelles . . . . . 1 v.

MAQUET. La belle Gabrielle. 10 v.
Le comte de Lavernie. . 6 v.

SOUVESTRE. Le Chasseur de chamois . . . . . 1 v.
Scènes et récits des Alpes. 1 v.

GONDRECOURT. Prétendants de Catherine. . . . . 4 v.
Le baron la Gazette . . 3 v.
Mademoiselle de Cardonne 2 v.

DESLYS. La dernière grisette 1 v.
La Jarretière rose. . . 2 v.

MURGER. Hélène . . . . 1 v.
Les buveurs d'eau. . . 1 v.

SAND. La Filleule . . . 3 v.

POUGRAS. Un drame en famille 5 v.
Le chevalier d'Estagnol . 6 v.

BERTHET. Garçon de banque. 1 v.
Les plaies de famille . . 2 v.

SUE. Fernand Duplessis . 4 v.
Mystères du peuple, parus 16 v.

CH. REYBAUD (Mme). La dernière Bohémienne . . 2 v.

MEURICE. La famille Aubry. 2 v.

C. BERRU. La conquête d'un Louis. . . . . . 1 v.

PAUL FÉVAL. Le champ de bataille . . . . . 2 v.
Le Tueur des tigres . . 2 v.

COMTESSE DASH. Le Neuf de pique. . . . . . 7 v.

TOPFFER. Voyage en zig-zag. 5 v.